

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|--------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 626.—SAMEDI, 2 MAI 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'INONDATION A RICHMOND, P.Q. : 1. Rue Principale, vue du côté sud. — L'INONDATION AUX TROIS-RIVIÈRES : 2. Rue Saint-Georges, vue de la rue Saint-Olivier ; 3. Rue Saint-Philippe ; 4. Rue Saint-Georges, vue de la rue Notre-Dame ; 5. Rue Saint-Roch—(Photos Pinsonneault)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 2 MAI 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Sonnet au printemps, par Joseph Melançon.—L'inondation aux Trois-Rivières, par E. Zed.—Carnet du *Monde Illustré*.—Nouvelle : Le factionnaire, par A. Vély.—Poésie (avec encadrement) : Aveu, par Léon Féval.—Mort d'amour, par Jos. Gingras.—Poésie : La poésie, par Augustin Lelias.—Le marquis de Miskou, par Benjamin Sulte.—Le mois du Canadien, par J. Verner.—Napoléon Ier : Campagne d'Italie.—A travers le Canada.—Pot de pensées.—M. Léon Say.—L'utilité du bottin, par Alphonse Allais.—Economie domestique, par Aline Vernon.—Passe-temps récréatifs, par Tom Tit.—Le jeu d'échecs.—Jeux et récréations.—Choses et autres.—Feuilletons : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépénin ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES : L'inondation à Richmond : La rue Principale et la rue Craig.—L'inondation aux Trois-Rivières : Vues des rues Saint-Georges, Saint-Olivier et Saint-Roch.—Portraits de MM. Léon Say et Boisdeffre.—A travers le Canada : Station de colonisation ; Intérieur de la cathédrale de Montréal ; La grande décharge ; La tête du Long Sault ; Chute de la Rivière-du-Loup ; La Pointe du Chasseur ; Pêche sur la rivière Métabetchouan.—Gravure du feuilleton, etc.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUARANTE-TROISIÈME TIRAGE

Le cent quarante-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AVRIL), aura lieu samedi le 2 MAI, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

ENTRE-NOUS.



VOICI le six cent vingt-sixième numéro du MONDE ILLUSTRÉ, de Montréal, ce qui veut dire que notre journal a déjà publié quelque chose comme huit à dix mille colonnes et qu'il entre aujourd'hui dans sa treizième année.

Treize, nombre fatidique selon les bonnes gens, mais

dont Grimod de la Reynière disait avec raison : "Le nombre treize n'est à craindre qu'autant qu'il n'y aurait à manger que pour douze."

Le MONDE ILLUSTRÉ, né un beau matin de printemps

de 1884, a vu naître à son tour, naître et mourir bien des confrères de ce que l'on est convenu d'appeler la "grande presse," probablement parce que les journaux que l'on range dans cette catégorie s'occupent de cette petite et mesquine chose qui a nom "politique", mais lui qui s'intéresse peu aux débats des politiciens, a toujours tenu sa modeste place au foyer de la famille, entre le vieillard au front couvert de neige et l'enfant à tête blonde, près de la mère active et des jeunes filles rieuses et fraîches.

Cette place n'est pas la plus mauvaise ; le nid est chaud, les amis qu'il y rencontre sont sincères, et si, parfois, un sourire vient illuminer les lèvres roses d'une jolie lectrice, en le lisant, la plume du modeste écrivain en frissonne de plaisir.

Fils du renouveau, le MONDE ILLUSTRÉ reprend chaque année de nouvelles forces, aux premiers rayons chauds de mai, et, comme l'abeille active, recommence à butiner avec une ardeur plus vive, pour offrir à ses lecteurs le fruit de son travail.

Et comme tout un nouveau contient des promesses et comporte des souhaits, le MONDE ILLUSTRÉ prie Dieu qu'il vous ait toujours en sa garde et qu'il bénisse et vos fils et vos filles.

. L'humanité en général, et la France en particulier, sont une fois de plus menacées de malheurs épouvantables, de guerres, révolutions, massacres, etc., etc., c'est Mlle Couénon qui l'a dit ; et ni l'humanité en général, ni la France en particulier ne semblent s'émouvoir outre mesure des prédictions lamentables de Mlle Couénon.

Mlle Couénon, dont le nom paraît depuis quelque temps tous les jours dans les journaux des deux mondes—car le nouveau n'a rien à envier au badadisme de l'ancien—est prophète à la manière de Jérémie et de Cassandre, elle voit noir, et son genre est ultra-lugubre.

Cette jeune fille, dont la réputation est intacte, du reste, prétend être en communication directe avec l'archange Gabriel et inspirée de lui quand elle répond aux questions qu'on lui pose. Elle opère à Paris, rue du Paradis, n° 40.

Cette demoiselle, inconnue hier et dont le nom est aujourd'hui dans toutes les bouches, est très pieuse, et la question est de savoir si cette illuminée est atteinte d'hystérie, de monomanie religieuse, en un mot si elle est tout simplement toquée, bien que de bonne foi, si c'est une farceuse ou enfin est-elle réellement ce qu'elle dit, une inspirée dans le sens élevé et religieux du mot.

C'est pour chercher la solution de ce problème qu'une commission composée de savants et de prêtres a été nommée.

Cette commission donnera-t-elle jamais une décision ? c'est possible, mais il se peut aussi qu'il en arrive de cette affaire comme de nombre d'autres du même genre, que l'oubli ou l'indifférence succède bien vite à l'engouement d'un moment.

. N'avons-nous pas été témoins d'une aventure aussi extraordinaire, au Canada, quand, il y a environ deux ans, tout le monde parlait de la petite guérisseuse de Sainte-Cunégonde, cette jeune fille dont l'imposition des mains suffisait pour faire disparaître toute douleur et qui semblait être appelée à rendre complètement inutiles la médecine et les médecins.

Qui parle aujourd'hui de la petite Cunégonde ? Personne. Oubliée, la guérisseuse ; disparue, sa puissance.

Il n'y a certainement pas de comté dans toute la province où l'on ne compte au moins une personne qui ne passe pour jouir de propriétés spéciales pour guérir certaines maladies. Cela est général, mais n'empêche nullement les patients de recourir au médecin, quand il est trop tard, c'est-à-dire quand ils se sont fait détériorer la santé par un tas de charlatans et de rebouteux, qui pullulent dans nos campagnes.

Mademoiselle Couénon ne guérit pas, elle prédit l'avenir, comme les élèves de Mlle Lenormand, somnam-

bules extra-lucides, et les tireuses de cartes, avec cette différence qu'elle ne se fait pas payer.

Une personne en relations intimes avec l'archange Gabriel ne peut pas déceintement exiger de l'argent pour répéter ce qui lui vient du ciel, mais, on dit tout bas, qu'elle accepte les témoignages palpables de reconnaissance des "croyants."

A propos de croyants et de cette "voyante", on raconte un fait assez curieux qui prouve bien la naïveté, pour ne pas dire plus, de certains esprits soi-disant forts.

. Je laisse la parole à M. Alfred Capus :

UN CROYANT

Un monsieur, (à un autre).—Oserais-je vous demander si vous croyez à Dieu ?

L'autre.—Vous badinez, n'est-ce pas ?

Le monsieur.—En effet, je vous demande pardon... Croyez-vous à l'immortalité de l'âme ?

L'autre.—Fi !

Le monsieur.—Croyez-vous au progrès ?

L'autre.—Poussière !

Le monsieur.—Croyez-vous à la science ?

L'autre.—Vous m'insultez !

Le monsieur.—Croyez-vous à la nécessité d'une religion pour le peuple ?

L'autre.—Je me moque absolument du peuple !

Le monsieur.—Et pour les classes riches ?

L'autre.—Je me moque absolument des classes riches !

Le monsieur.—Croyez-vous aux bienfaits de l'éducation ?

L'autre.—Vanité !

Le monsieur.—Croyez-vous à l'avenir de la race humaine ?

L'autre.—Dérision !

Le monsieur.—Croyez-vous à la franc-maçonnerie ?

L'autre.—Pas même !

Le monsieur.—Avez-vous lu dans les journaux les mirifiques révélations de la voyante de la rue du Paradis ?

L'autre (vivement).—Il y a une voyante rue du Paradis ?

Le monsieur.—Découverte par Chincholle.

L'autre.—Quel numéro ?

Le monsieur.—Au No 40.

L'autre (se frappant le front).—Je vais la consulter sur une affaire qui m'intéresse !

Le tableau est bien touché, n'est-ce pas ? Et que de gens ressemblent à l'autre !

. Mlle Couénon ne répond pas comme tout le monde, elle parle la langue des dieux, elle parle en vers... genre "mirliton," comme l'a dit très à propos un journaliste parisien.

Voici un échantillon de son style poétique sténographié par un chroniqueur :

Voici la vérité,
Que je vais te conter :
Après santé, beauté,
Après liberté,
Viendra l'adversité.
Prends garde ; à ton côté
Est un homme éhonté,
Plein de cupidité ;
Mais il te faut lutter,
Et, pour le contrarier,
Tu dois prier.

Elle a dit à un boulanger du Havre, qu'il venait d'une ville située près de l'eau, qu'il avait fait la cour à sa servante ! et que son frère était franc-maçon.

Et le boulanger a dit que tout était vrai, sauf qu'il ignorait que son frère fut franc-maçon.

A son retour au Havre, il interrogea le dit frère qui lui fit observer qu'il devait savoir depuis longtemps qu'il était maçon, puisque c'était son métier, mais que quant à l'être franc, il ne l'était pas.

Il n'y a qu'une nuance.

A d'autres, la voyante dit qu'ils ont perdu une personne chère, qu'une femme brune conspire contre leur bonheur, mais qu'un homme blond les sauvera.

Enfin, tout le boniment connu.

. Somme toute, il n'y a dans ces réponses rien de plus que ce que disent d'ordinaire "madame" Antoinette, mademoiselle Félicie, et autres tireuses de cartes, avec "grand ou petit jeu."

Quant à prédire la guerre en Europe, cela devient un peu monotone, le premier venu peut en dire autant, sans grand risque de se tromper, puisque l'on se bat depuis la création du monde et qu'il n'y a aucune raison de se défaire d'une habitude aussi enracinée.

Pour ce qui regarde les malheurs de l'humanité, celui que l'on considère—à tort peut-être—comme le plus grand, est la mort, et comme rien ne peut nous y soustraire, le mieux à faire est de nous y attendre à chaque instant et de nous tenir prêts à paraître devant notre Créateur d'une manière convenable.

On voit donc qu'il n'y a, une fois de plus, rien de nouveau sous le soleil, pas même la prétendue mission de mademoiselle Couénon, sauf l'intervention de l'archange Gabriel, que nous avons toujours considéré comme un messenger de bonnes nouvelles, puisque c'est lui qui annonça à Marie qu'elle deviendrait mère du Sauveur, et je ne vois pas quel intérêt peut avoir la "Voyante" à le représenter comme s'occupant de choses aussi tristes et vulgaires que celles dont elle nous menace.

Certaines personnes ont été jusqu'à dire que c'était une "nouvelle Jeanne d'Arc", ce qui est tout à fait malséant.

Comparer cette demoiselle à la grande Jeanne, la libératrice de la France de Charles VII, est chose tellement stupide, que signaler le fait suffit pour en démontrer l'insanité.

** Et dire que mademoiselle Couénon n'a pas appris par son céleste inspirateur qu'il y avait de l'eau, beaucoup d'eau, trop d'eau au Canada !

Décidément, cette voyante ne voit pas loin.

Ce trop d'eau est pourtant chose lamentable, puisque depuis un siècle, notre province n'a pas été aussi éprouvée que cette année par les inondations.

Que de ruines, de malheurs irréparables.

Oh ! la débâcle, cette débâcle tant désirée a enfin eu lieu, mais avec quel triste cortège !

Des centaines de maisons, des granges, des ponts emportés par le courant irrésistible, par les glaces entraînées et laissant derrière elles des villages dévastés, des champs et des routes bouleversés !

Que d'espoirs perdus ! que de larmes ! !

** L'histoire sainte nous dit que Jacob dut garder pendant quatorze ans les troupeaux de Laban,—un terrible beau-père—avant de pouvoir épouser Rachel, sa fille, qu'il aimait, et ce fiancé a toujours été regardé depuis comme un modèle de constance et de fidélité.

Il est vrai que Lia, sœur de Rachel, lui fit prendre assez agréablement patience pendant sept ans, mais il n'en est pas moins avéré que Rachel lui tenait quand même fortement au cœur.

Jacob et Rachel ne sont cependant que de volages papillons à côté d'un couple vénérable de Québécois, qui vient de s'éteindre.

Les deux dernières générations de la vieille capitale ont remarqué, en passant rue Saint-Louis, une maison de modeste apparence, à l'air vieillot, aux fenêtres veuves de rideaux et toujours close et inhabitée. Personne n'y demeurait, en effet, et cette demeure qui semblait cacher un mystère, un drame ancien peut-être ou quelque souvenir pénible, n'avait pourtant jamais été témoin d'aucune sombre scène, c'était le nid toujours prêt et jamais occupé de deux amoureux.

Amoureux étranges, qui, cinquante ans durant, ont effeuillé des marguerites, se sont murmuré de doux aveux, ont fait des rêves de bonheur sans fin, sans voir les jours et les années se succéder, leur jeunesse s'en aller, les cheveux blancs se multiplier sur leurs têtes, les rides labourer leurs joues, leur vie s'écouler, occupés qu'ils étaient à remplir la coupe dans laquelle ils n'ont jamais mouillé leurs lèvres.

Amoureux singuliers que M. C. Baillargé, avocat distingué, homme de bien, riche, respecté, comte romain, et mademoiselle Tessier, sa fidèle amie, qui le suivit dans la tombe, quelques jours après que la mort eut brusqué la fin de leur idylle.

Cinquante ans ils se sont aimés, d'un amour pur,

qui ne semblait pas de ce monde, idéal, et tous deux, accablés par les ans, mais se souriant encore, ressemblaient à Philémon et Boucis, alors qu'ils étaient toujours Paul et Virginie.

Ces amours font sourire et provoquer l'épigramme, mais n'est-ce pas cependant un spectacle touchant que de voir cette simplicité de sentiments, cette pureté de cœur, au milieu de notre société si avide de jouissances et de plaisirs. Sans doute, ces amours sont quelque chose d'incomplet, qui nous étonne et déroutent nos idées, elles ressemblent aux fleurs sans parfum, mais elles ont dû pourtant avoir leur charme, puisqu'elles ont suffi au bonheur de deux êtres.

On a dit qu'ils avaient peur du mariage, peur d'une déception, et ils ont mis en pratique cette maxime humoristique que "le mariage est un acte si sérieux que ce n'est pas trop de toute la vie pour y penser."

Si tous suivaient ce principe, la fin du monde arriverait vite, sans nul doute, mais je ne me sens pas la force de les blâmer, puisqu'en fin de compte ils sont arrivés au but que nous poursuivons tous, ils ont été heureux.

** Au moment de terminer ma causerie, j'apprends que Mlle Couénon n'était qu'une simple farceuse et qu'elle avait décampé au plus vite, dans la crainte salutaire du gendarme.

A quand la nouvelle voyante ! A qui le tour ?



SONNET AU PRINTEMPS

Bonjour Printemps ! Tu nous reviens
Après les jours moroses,
Et, devant toi, je me souviens
Qu'il est encor des roses.

Oh ! j'irai, comme aux jours anciens,
Cueillir les fleurs écloses,
Écouter les chants éoliens
Des oiseaux virtuoses.

Au vieux bois je m'égarerai,
Seul, jusqu'au soir, et j'aurai
Revenant à la brune,

Pour guide sur les grands chemins,
Dans le parfum doux des jasmins,
L'ombre du clair de lune !



L'INONDATION A TROIS-RIVIÈRES

(Voir gravures)

Je n'entreprendrai pas de décrire en détail les ravages causés par l'inondation dans la cité trifluvienne, *La Presse* et les autres grands journaux quotidiens ont tenu nos lecteurs au courant de ces tristes événements ; je me contenterai de vous faire part de quelques-unes de mes impressions.

Arrivé à Trois-Rivières lundi midi, le 20 courant, je me trouvai juste à temps pour constater que le fléau se montrait de plus en plus terrible. L'eau s'élevait graduellement, et les nombreux habitants de la ville de Lavolette luttèrent désespérément pour sauver qui des vies précieuses, qui des biens péniblement amassés et menacés d'une destruction complète.

L'aube pointait à peine à l'horizon, mardi matin, qu'un employé de l'hôtel Dufresne, où j'étais descendu, réveilla tous les pensionnaires pour leur dire de se préparer à toute éventualité. "La glace marche." Le fleuve promenait ses eaux à la hauteur du premier étage. Le danger était imminent.

Spectacle grand et inoubliable ! Devant nous s'avavançait lentement, mais irrésistiblement, un champ de glace qui ployait, rasait, écartait tout sur son passage

avec une facilité si grande, que les obstacles semblaient n'être qu'un vain mot.

La nouvelle s'en répandit brusquement. De toutes parts arrivaient sur le boulevard une foule de spectateurs anxieux et les commentaires allaient leur train.

D'un autre côté, une multitude d'embarcations sillonnaient les rues inondées. Le sauvetage des retardataires ou des nouvelles victimes de cette crue subite et inattendue, se faisait avec ardeur. Le marché, le poste de police, la plupart des édifices publics, donnaient asiles à ces malheureux.

Et l'eau s'élevait toujours. Bientôt elle dépassa d'une vingtaine de pouces, la hauteur atteinte durant la fameuse inondation de 1865.

Bon nombre d'esprits pusillanimes prétendaient que c'était "le grand coup". Les rumeurs les plus exagérées circulaient à droite et à gauche. Cependant "le grand coup" s'arrêta là et le lendemain l'eau baissa considérablement.

Les dommages causés sont énormes. Un grand nombre de familles relativement à l'aise sont complètement ruinées et plusieurs riches industriels et marchands perdent des sommes considérables.

C'est une terrible calamité pour cette région et si nos gouvernements ne viennent pas en aide aux victimes, plusieurs ne pourront jamais réparer les pertes subies.

E. Zed.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Un nouveau journal hebdomadaire, politique et social, indépendant, paraît à Montréal, depuis le 18 avril. Il s'appelle d'un beau nom : *La Nouvelle France* et ne coûte que \$1.00 par an.

**

La Feuille d'Erable vient de publier sa livraison n° 2, en date du 25 avril. A l'instar de la première, cette seconde du joli magazine canadien-français, littéraire, sociologique, anecdotique, illustrée, est très bien réussie.

**

Devant la constante hostilité du Sénat, qui lui votait non-confiance pour la troisième fois, le ministère Bourgeois s'est décidé à déguerpir. Il a offert sa résignation au président Faure, qui l'a acceptée. On s'attend à des événements graves en France.

**

La dernière session du septième parlement du Canada a été prorogée le jeudi, 23 avril dernier, à Ottawa. Immédiatement le lendemain les Chambres ont été dissoutes et l'appel au peuple décrété pour le 23 juin prochain. Les brefs d'élection sont rapportables le 13 juillet et la session prochaine sera probablement convoquée pour la mi-juillet.

**

Nous avons reçu un exemplaire du *Rapport officiel* des fêtes du cinquantenaire du couvent de Jésus-Marie, à Hochelaga, l'année dernière. C'est un recueil intéressant, où se trouvent consignées des notes complètes sur les fêtes mêmes, sur le personnel, maîtresses et élèves du couvent d'Hochelaga, sur l'institut de Jésus-Marie, avec illustrations, etc. Ce sera un beau souvenir pour tous les amis de cette communauté.

**

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J. H. D., Sainte-Cunégonde.—Votre *Printemps* a du bon, mais a besoin de corrections.

J. St-J., Montréal.—Bon et passera.

Alberte, Saint-Placide.—Nous sommes débordés de contributions. A une prochaine semaine.

Eug. M., Bienville.—Votre nouvelle dernière est encore de bonne marque. Passera.

L. D., Les Ecureuils.—Envoyez-nous ces choses : ça ne coûte rien. Nous vous dirons ce qu'elles valent.

Maria H., Saint-Télesphore.—Votre poésie d'occasion a du mérite. Nous l'insérerons bien volontiers.

LE FACTIONNAIRE

La nuit était tombée. Anne-Marie, enveloppée dans son châle, regagnait la ville à grands pas. Il faisait un froid intense. Elle était allée faire des travaux de couture dans un château des environs, et elle avait hâte d'être rentrée avant le dîner, car, elle ne le savait que trop, son mari n'aimait point attendre. Elle fut tout à coup croisée par un jeune soldat qui, l'ayant reconnue, s'arrêta aussitôt :

—Bonsoir, Anne-Marie.

—Bonsoir, monsieur Pierre.

—Comme vous êtes pâle ! Vous devez être gelée... Vous avez été travailler au château ?

—Oui ; je me suis même laissé surprendre par l'heure, et je crains d'être en retard...

—... Et surtout d'être grondée, maltraitée !... Pauvre Anne-Marie !

—Je vous assure que vous trompez, monsieur Pierre ; je ne serai ni grondée ni maltraitée.

—Je ne me trompe pas, Anne-Marie. Je sais combien votre existence est triste ; je sais que votre mari, pour reconnaître vos soins et votre dévouement, ne trouve pour vous que des paroles d'injures ; je sais que, pendant qu'avec une admirable abnégation vous travaillez comme une mercenaire pour nourrir votre enfant et lui permettre, à lui, d'aller boire et s'enivrer...

—Monsieur Pierre, de grâce !... Je vous assure que tout cela est faux, je vous l'assure !

—Allons donc ! Et il vous bat, le misérable ! Ne niez pas, je sais qu'il vous a déjà battue.

—Monsieur Pierre, vous êtes cruel. Eh bien, oui, tout cela est vrai. Mais, est-ce bien à vous de charger ainsi mon mari devant moi ?

—Que voulez-vous, Anne-Marie, je souffre tant de vous savoir malheureuse, vous si douce, si digne, si courageuse ! Je souffre tant de ne pouvoir vous venir en aide, à vous que j'aime tant ! Car je vous aime à en perdre la raison ?

—Monsieur Pierre, s'écria la jeune femme avec épouvante, taisez-vous ! je vous en supplie, taisez-vous ! vous savez bien que je ne puis entendre cela. De grâce, taisez-vous !

Et, d'un mouvement brusque, elle recula jusqu'à un arbre où elle s'adossa, les mains jointes et frissonnant des pieds à la tête.

—Oui, je le sais, dit Pierre, tout nous sépare, et j'aurais dû ne point parler... Mais cela a été plus fort que moi : il y avait trop longtemps que je gardais ce secret enfermé dans mon cœur et que je souffrais en silence ! Eh bien, oui, je le répète, je vous adore !... Mais vous êtes tout émue, vous tremblez... Vous m'en voulez, n'est-ce pas !... Je vous ai offensée ?... Vous

ne répondez pas !... Vous pleurez !... Mais non, vous souriez à travers vos larmes !... Oh ! Anne-Marie, ce serait trop de bonheur !... Je ne puis croire que vous m'aimiez aussi !

—Monsieur Pierre, murmura la jeune femme d'une voix mourante, monsieur Pierre, je vous en supplie...

—Ah ! vous m'aimez ! Je le sens, je le vois ! à quoi bon feindre ? Vous pouvez encore être heureuse, puisque nous nous aimons !

—Monsieur Pierre, dit gravement Anne-Marie, vous me forcez à prononcer une parole qui va nous séparer à jamais. Eh bien ! oui, je vous aime, et du plus profond de mon cœur. Je vous aime parce que vous êtes bon et généreux, parce que vous avez eu pitié de moi, parce que vous m'avez toujours témoigné de l'intérêt,

enveloppé du large manteau à capuchon, monte la garde à la poudrière, hors de la ville.

Tout à coup, un homme s'avance vers lui.

—Qui vive ! crie Pierre.

—Tu ne me reconnais pas ? François, le mari d'Anne-Marie, ta bonne amie ! répond l'homme d'une voix goguenarde.

—Halte ! ou je fais feu !

—Toi, tirer sur moi ! allons donc ! Mais, si tu me tuais, tu ne pourrais pas épouser Anne-Marie.

—Misérable !

—Oh ! tu peux m'injurier ! je te tiens et je te défie bien de faire feu sur moi. Je vous ai entendus tous les deux hier au soir. C'était charmant ! et touchant ! Vrai, j'ai été ému jusqu'aux larmes, et je vous plains

tous deux du fond de mon âme. Hein ! quel fier service je vous rendrais si je disparaissais, si je mourais ! Plus d'obstacle, mes bons amis ! une balle dans la tête et ce serait fini ! —Mon devoir est de tirer sur toi !

—Ton devoir ! Mais si tu tirais sur moi, mon bel ami, t'imagines-tu qu'Anne-Marie croirait que tu m'as tué pour remplir ton devoir ? Ne serait-elle pas plutôt persuadée que tu as voulu te défaire de moi ? Et voudrait-elle, dans ces conditions, s'unir à toi ? D'un geste tu pourrais, tu devrais me supprimer, et, ce geste, tu ne le feras pas. Et je suis venu exprès pour te dire ceci : Tire sur moi, et Anne-Marie t'échappe pour jamais ; ne tire pas, et tu manques à l'honneur, à ton honneur de soldat, auquel tu tiens plus qu'à ta vie ! Que dis-tu de cette petite vengeance ? Est-ce bien imaginé ? Mais ce n'est que le commencement, et je te réserve encore quelques jolies surprises du genre de celle-ci. A bientôt !

Et, tandis que Pierre demeurait immobile, muet de rage et d'impuissance, le misérable s'éloigna en sifflant.

Il ne tarda point, comme c'était son habitude, à aller boire dans les cabarets ; au bout d'une heure, il était complètement gris.

de l'affection. Mais je suis mariée et je suis honnête. Après ce que je viens de vous dire, nous ne devons plus nous revoir.

—Vous avez raison, Anne-Marie, il vaut mieux ne plus nous revoir.

—Monsieur Pierre, n'avez-vous pas entendu un bruit de pas ?

—Non, c'est le vent qui pousse les feuilles mortes.

—Il est tard, il faut que je rentre. A partir d'aujourd'hui, nous sommes étrangers l'un à l'autre. Adieu, monsieur Pierre.

—Adieu, Anne-Marie.

Le lendemain, pendant la nuit. Il gèle. Pierre,

Alors il lui vint une idée d'ivrogne, une idée féroce. Il se dirigea en chancelant vers sa demeure, et une fois arrivé, il pénétra dans la chambre où Anne-Marie reposait. Brusquement, il s'élança sur elle et la jeta hors du lit.

—Qu'y a-t-il ? s'écria la pauvre femme tremblante et à moitié endormie.

—Habille-toi !

—Mais pourquoi ? dit-elle timidement, il ne fait pas encore jour.

—Veux-tu t'habiller !

Et il s'avança vers elle, le bras levé, l'attitude menaçante, l'écume aux lèvres.

La pauvre Anne-Marie, voyant qu'il était inutile de résister et qu'il la battrait plutôt qu'il ne renoncer à



Adieu

*Je l'aime et ne sais pas de romance plus douce
Que ton nom ; pas un mot ne donne la secousse
Que je ressens au cœur, soudain, en l'écoulant,
Pas un nom plus cheri, pas un mot plus charmant.
Je l'entends partout ; dans la vague qui se brise,
La musique des pins, des grèves, de la brise,
Tout ce qui prend ici, sur la terre, une voix,
Le frisson de la plaine et le soupir des bois,
Les rumeurs de la mer, des lacs bleus et des sources,
Le fracas des torrents, des fleuves dans leurs courses,
Le chant triste du saule et celui des roseaux,
Les mille bruits confus des nids et des oiseaux,
Tout me chante ton nom en un divin poème
Rythmique et palpitant ; ah ! je t'aime, je t'aime !*

Quelques Mors 1896

Lion Feil

son idée, se vêtit rapidement. Alors il la saisit brutalement au poignet, et la traîna derrière lui jusque dans la rue.

—Où me conduis-tu ? gémit-elle.

—Où je te conduis ? Ah ! tu veux le savoir ! Je te conduis à un rendez-vous d'amour, ma belle. J'ai pensé que tu devais trouver le temps long après ton cher amoureux Pierre, que tu rêvais peut-être à lui ? Alors je me suis dit que ce serait une charité de vous réunir !

—François, grâce ! Que veux-tu faire ! C'est épouvantable ! Laisse-moi rentrer !

—Non, non ! rugit le misérable en la traînant sur la route ; il s'ennuie là-bas, tout seul, il faut aller le distraire, lui tenir compagnie ! Viens !

Ils arrivèrent ainsi à la poudrière. Au milieu de la nuit, la silhouette du factionnaire, toujours drapé dans sa large houppe, se détachait, sombre et immobile.

—Qui vive ?

—Allons, calme-toi ! Vois, comme je suis bon ! Je t'amène ta bonne amie. Je suis gentil, hein !

—Halte ! ou je fais feu !

—Mais non, mon brave, tu ne me tueras pas devant ton amoureux, tu...

Un coup de feu retentit dans la plaine, et François s'abattit comme une masse, en murmurant une dernière imprécation. Anne-Marie s'était évanouie.

Au bruit de la détonation, le poste accourut.

—Qu'y a-t-il ? s'écria le sergent.

—Voilà, répondit le factionnaire. Je venais de relever la garde de mon camarade Pierre et de prendre sa faction, quand un homme s'est approché de moi en proférant des menaces. J'ai crié : " Qui vive !... Halte ! " Il a continué d'avancer en me menaçant. Alors j'ai obéi à ma consigne, j'ai tiré. Je crois bien qu'il a son compte.

ADRIEN VÉLY.

MORT D'AMOUR

I

Sous la douce brise du soir, à l'ombre d'un cyprès, un tout jeune homme songeait.

Il y avait dans sa physionomie quelque chose de doux, de mélancolique ; même l'éclat de son regard révélait en lui une grande tristesse mêlée d'une flamme mystérieuse.

Souvent, ainsi, après la journée, il allait se reposer à l'ombre de ce cyprès, qui lui rappelait tant de doux souvenirs effacés, et tout en regardant, d'un regard langoureux, la marche lente et solennelle des étoiles, lesquelles, de leurs sphères éthérées, semblaient se railler de ses soupirs et de ses pleurs, il songeait tristement à celle qui, si souvent, venait s'asseoir près de lui, sur ce même banc, à l'ombre de ce même cyprès.

Hélas ! triste fatalité du sort, elle n'était plus là, la vierge qui le faisait rêver, la vierge candide aux yeux d'azur, qui l'aimait tant !...

Loim, bien loim, elle s'était enfuie, attirée par une autre lueur, après s'être enivrée au charme attirant de l'amour si vrai de celui qui lui avait ouvert son cœur pour toujours.

Si, parfois, maintenant, elle le rencontrait, elle levait haut la tête, un petit sourire ironique, mal dissimulé dans le coin de ses lèvres roses, et c'était tout ce que le pauvre amoureux apportait de celle qu'il adorait. Il allait rêver aux débris, débris mortels, débris sinistres de son amour déçu, une fois seul, loim du tumulte du monde, sous l'ombre de l'immense robe de deuil de la nuit, tranquille, à l'abri de ce cyprès, en face des étoiles, ses amies les plus fidèles, celles qui ne le quittaient jamais...

Il lui arrivait, dans le chaos de ses rêveries, qu'une lueur subite, pareille à celle qu'allume l'incendie dans un ciel obscur, venait reluire dans son regard terne. Mais c'était une lueur aussitôt repoussée. Alors, malgré lui, malgré tous ses efforts, d'amères larmes, des larmes d'un cœur brisé, coulaient, brillantes, sur ses joues.

Quelquefois la nuit, dans un sommeil peuplé d'affreux cauchemars, il y rêvait : il lui semblait la voir belle, imposante, qui écoutait son chaud, son brûlant amour. Il lui semblait qu'il était à ses genoux, baisant ses petites mains blanches et effilées, et qu'elle lui souriait tendrement, heureuse de recevoir ses caresses.

Hélas ! ce n'était qu'un rêve...

Il s'éveillait, le sourire aux lèvres, la joie au cœur ; mais ce sourire, cette joie, désirs de tous ses instants, disparaissaient pour faire place à une noire mélancolie, à une profonde tristesse, qui le forçait, malgré son courage, à une insomnie complète.

Et dans cet état d'âme, dans cet affreux découragement, il s'écriait, en proie à d'horribles convulsions :

—Pourquoi vivre... pourquoi, puisqu'il faut tant souffrir !...

II

Un soir d'été, lorsque tout est fleuri dans la nature, lorsque les roses, les marguerites, les pervenches, les violettes sont épanouies, il la rencontra, heureuse, gaie, souriante, donnant le bras à un autre jeune homme.

À cette vue, aussi soudaine qu'inattendue, le pauvre amoureux reçut en pleine poitrine un choc terrible ; celui qui devait le conduire au tombeau.

Longtemps il erra, triste, taciturne, le cœur gonflé de pleurs, la gorge pleine de sanglots, à travers les rues solitaires, cherchant dans l'exercice du corps un remède à son mal incurable, un spécifique pour son pauvre cœur meurtri.

Enfin, il se décida à revenir chez lui, mais, cette fois, pour s'enfermer dans sa chambrette, où il pourrait, tout à son aise, sangloter sur son bonheur perdu sans craindre d'être surpris.

Oh ! comme elle lui rappelait bien des réminiscences vivantes, cette chambrette !...

C'étaient deux souvenirs, tout ce qui lui restait de sa vie brisée : le cyprès et sa chambrette, sa douce chambrette qu'il avait prise en amitié, où il apprit à rêver ses premiers amours, à former d'incalculables chimères, à bâtir d'immenses châteaux en Espagne, et où il connut l'envers des passions humaines, futilités, passions éphémères qui ne durent qu'un jour. La moindre flamme suffit pour les brûler ; le moindre souffle, si faible qu'il soit, suffit pour ôter le lustre qui, il y a un instant, lui semblait beau, et que maintenant il ne voyait que terne.

Aussitôt rentré, il se laissa choir sur un fauteuil, croyant trouver dans les larmes un soulagement.

Mais sa douleur n'en fut que plus aiguë.

Il alluma une lampe et écrivit la lettre suivante à celle qu'il aimait.

— Il lui disait :

Blanche,

Seul !... je suis seul, puisque tu m'abandonnes... puisque tu en préfères un autre à moi. Tu étais mon idéal, ange adoré. Je t'aimais et t'aurais aimée toujours si tu l'avais voulu.

Ce soir, après t'avoir vue au bras d'un autre, je suis triste, mon cœur souffre ; par d'horribles souffrances il est envahi. Garde cette lettre, Blanche, garde la comme un souvenir de moi.

Oh ! Blanche, tu as brisé mon cœur, adieu !... adieu !...

ALFRED.

Il la mit sous enveloppe et l'expédia.

Le lendemain soir, lorsqu'elle arriva chez elle, une lettre l'avait précédée.

Elle l'ouvrit et lut, un sourire au coin de ses lèvres, roses, ces touchantes paroles, écrites pour elle, inspirées par elle, puis les livra à la flamme.

Comme elle regardait se consumer le papier elle eut un remords : sa haine tomba tout à coup pour faire place à une grande pitié, à un grand trouble intérieur.

Elle voulut retirer la lettre de la flamme ; mais il était trop tard : elle ne garda, des mots brûlants qui lui avaient attendri le cœur, qu'une parcelle à moitié carbonisée et dont elle ne put lire que ces mots, débris d'un tendre amour : "...tu as brisé mon cœur... adieu ! adieu !..."

Oubliant tout, même les convenances, elle courut trouver celui qui se mourait de son amour, qui se mourait pour elle.

Elle le trouva dans sa chambrette, le dos appuyé sur le dossier de son fauteuil, la tête en arrière, une plume entre ses doigts glacés, comme s'il eut voulu essayer de composer, jusqu'à l'instant suprême, pour l'objet de son cœur, l'objet de ses rêves, un mot agréable, une touchante parole.

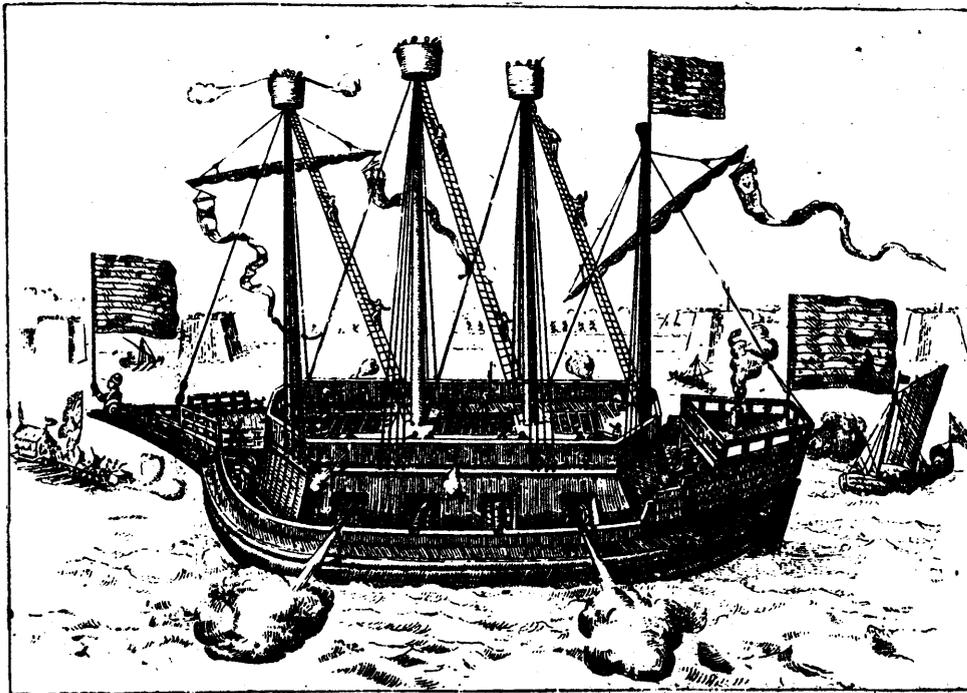
Et, en effet, sur la feuille étendue devant lui, sur laquelle reposait sa main inerte étaient tracés ces mots : " Je suis mort d'amour..."

Devant ces paroles sorties de la tombe elle se sentit défaillir : ses jambes refusèrent de la soutenir ; elle se laissa tomber lourdement sur le parquet, à côté de celui qu'elle haïssait jadis.

Au matin, à l'aurore, les oiseaux, avec leur gazouillis charmant, chantèrent, près de la croisée, les funérailles de l'amoureux et le *requiem* de l'aimée repentante.

Alphonse Leroy

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au bout, c'est de le passer.—LA ROCHEFOUCAULT.



LES PREMIERS NAVIRES CUIRASSÉS

En 1585, les citoyens d'Antwerp construisirent une vraie citadelle flottante.

LA POÉSIE

A M. J.-N. Legault, notaire, à Côteau Landing.

AI-JE REDIT LE MÊME MOT ?

Azur diamanté, firmament si profond,
Phœbus, Phébé la blonde, astres grands, magnanimes,
Insondables ravins, infranchissable mont,
Champs verts, noires forêts, majestueuses cimes,

Immenses océans, riche, sombre vallon,
Insectes éclatants, oiseaux, chanteurs intimes,
Zéphyr purs, embaumés, corolles, tendre ton,
Grandioses beautés, ô merveilles sublimes !

En publiant bien haut un immuable Dieu,
Vous versez une odeur—suave poésie—
Caressant notre cœur, couronnant cette vie.

Et tout poète, né pour chanter dans ce lieu
Le divin Lauréat qui vivement l'enflamme,
Doit accorder sa lyre au souffle de son âme.

Augustin Lellis.

LE MARQUIS DE MISCOU

Dans l'*Histoire des Canadiens-Français* (V. 110) j'ai raconté, en bref, les aventures de l'abbé Saint-Martin, marquis de Miscou. Aujourd'hui, je donne au MONDE ILLUSTRÉ le portrait de ce personnage, accompagné d'un article publiés, l'un et l'autre, par le *Magasin Pittoresque* de 1849.

Miscou est une île située devant la Baie des Chaleurs et qui possède un bon port ; aussi le commerce s'en est-il emparé dès le XVII^e siècle. Les Cent-Associés de la Nouvelle-France ne manquèrent pas d'exploiter ces rivages où le poisson et la fourrure abondaient.

Le père de l'abbé Saint-Martin, ayant fait fortune à Miscou, acheta du roi Louis XIV des titres de noblesse. Le lecteur trouve peut-être que je lâche ici un bien gros mot : "acheter des titres de noblesse !" Ne savez-vous pas que Louis en vendait ? On raconte même que ce monarque, après avoir anobli un marchand qu'il avait l'habitude de traiter avec des égards, lui tourna le dos et dit : "Voilà le premier marchand de mon royaume devenu le dernier de la classe des gentilshommes."

Saint-Martin fut dans ce cas. Son fils... vous le connaîtrez tantôt.

L'article du *Magasin Pittoresque* mentionne Segras, Huet, Foucault, Chaumont. Il faut savoir qui étaient ces gens-là.

Jean Regnaud de Segras, poète, né à Caen, 1624, reçu à l'Académie française, 1662, se retire à Caen, 1676, et charme la société polie de cette ville par ses conversations spirituelles, dont on a fait un recueil, le *Segraisiana*. Il a reconstitué l'académie de Caen. Mort en 1701.

Pierre-Daniel Huet, évêque d'Avranches, né à Caen, 1630, mort à Paris, 1721, l'un des hommes les plus savants de la France. Il a beaucoup écrit en français, en grec et en latin.

Nicolas-Joseph Foucault, né à Paris en 1643, homme de loi, fut intendant de Montauban, de Pau, de Poitiers et de Caen. Dans cette dernière ville, il montra du goût pour les lettres et les arts. L'un de ses descendants a vécu au Canada, dans une charge judiciaire, et l'arrière-petit-fils de celui-ci est le comte de Foucault, mon ami.

Le chevalier de Chaumont, né vers 1640, fut attaché au marquis de Tracy en 1664, et visita les Antilles puis le Canada, prit part à la guerre contre les Iroquois, fut envoyé ambassadeur auprès du roi de Siam, 1685, revint en 1686 avec des délégués de ce souverain asiatique, et occupa l'attention du monde européen par son adresse, ses facéties, ses airs de cour, ses jolies extravagances et le succès de ses diverses négociations diplomatiques.

Lisez maintenant l'article du *Magasin Pittoresque* :



L'INONDATION A RICHMOND.—RUE CRAIG, VUE DU CÔTÉ DE L'OUEST, DE L'HOTEL DE VILLE

La basse Normandie, et particulièrement la ville de Caen, furent réjouies, durant quarante années du règne de Louis XIV, par la vanité extravagante du grotesque personnage dont nous reproduisons les titres et la figure. Cette vanité le rendit le jouet de nombreuses mystifications auxquelles prirent part, comme acteurs, tous les beaux esprits de la province, entre autres Segras, Huet et l'intendant Foucault. Ce dernier avait songé à faire recueillir, sous le titre de *Saint-martiniana*, les faits et gestes de ce héros drôlatique ; mais ce qu'il négligea d'accomplir, tous les ans du grand siècle l'ont fait, et Charles-Gabriel Porée, curé de Louvigny, et frère du célèbre jésuite professeur, a écrit un gros livre, sous le titre de *Mandarinade*, sur cette plaisante victime de la basse Normandie. A Caen, on n'appelait le pauvre homme que Saint-Martin de la Calotte, et il a conservé ce sobriquet dans la tradition du pays. On fit de lui mille portraits ou caricatures, soit en peinture, soit en sculpture. J'en ai vu qui étaient griffonnés à la plume sur la marge de ses ouvrages. Le portrait qui a servi de modèle pour notre gravure est aujourd'hui le morceau le plus curieux du Musée de Bayeux. L'abbé de Choisy possédait, en 1680, un buste de l'abbé de Saint-Martin, taillé par Jean de Saint-Igny, sculpteur et peintre normand.

Messire Michel de Saint-Martin, écuyer, sieur de la Mare du Désert, protonotaire du Saint-Siège apostolique, docteur en théologie de l'université de Rome, agrégé à celle de Caen, marquis de Miscou dans la Nouvelle-France, et mandarin du premier rang du royaume de Siam, était venu au monde vers le commencement du règne de Louis XIII. Il était fils d'un riche marchand de Saint-Lo, qui s'était fait anoblir en achetant une noblesse du Canada, le tant vanté marquisat de Miscou. Michel de Saint-Martin voyagea durant sa jeunesse en Italie et en Flandre, mais il n'y observa que l'étiquette et les costumes, si bien qu'à son retour, ayant été élu recteur de l'université de Caen, il se mit en tête de faire porter des robes grises et des toques à tous les étudiants, à la manière des collèges de Rome. Les juges de Caen ne lui ayant pas donné raison, il en appela au parlement de Rouen, devant lequel il plaida lui-même sa cause en habit de recteur. Messieurs du parlement, pour ne point abattre trop cruellement sa vanité, lui accordèrent deux articles sur soixante, dont se composait sa longue requête.

Il entreprit aussi de réformer la cave des Cordeliers de Caen ; mais ceux-ci, comme le logement qu'il occupait dépendait de leur couvent, le firent sommer par huissier de déménager dans trois mois et un jour, suivant la coutume de Normandie. Le principal moyen de défense qu'employa contre eux l'abbé de Saint-Martin fut l'inconvénient de démolir et de rebâtir son lit de brique en si peu de temps ; raison péremptoire et sans réplique dans un temps d'hiver où la maçonnerie ne sèche qu'à force de feu, où le mortier par sa transpiration peut causer des maladies et la mort même. Le marquis de Coigny, gouverneur et bailli de Caen, voulut juger lui-même cette affaire, et, après les plaidoyers et conclusions des avocats, il prononça gravement que le sieur de Saint-Martin aurait six mois pour démolir et rebâtir son lit, aux termes des ordonnances qui accordent ce temps aux boulangers et pâtisseries, à cause de leurs fours. Ce lit merveilleux, dont il a été tant parlé dans la province, méritait en effet le nom de four. Représentez-vous, dit un auteur contemporain, un de ces vieux carrosses ou coches du temps passé, qui n'avaient qu'une portière. Les côtés étaient des murailles de brique assez épaisses, bien ci-

mentées. L'impériale était une voûte aussi de brique liée avec de bon ciment. Le tout était natté en dedans et en dehors ; la natte qui était au dedans était couverte de peaux de lièvre. A l'un des côtés était l'ouverture par où l'on était introduit dans ce lit singulier. Au-devant de cette portière était un double rideau, dont l'un était de peaux. Sous le lit était pratiqué un fourneau où l'on mettait de la braise pour y entretenir une douce chaleur. Là, l'excentrique abbé, couvert d'un pantalon doublé de peaux de lièvre, reposait entre deux couvertures de la même étoffe. C'est ainsi qu'il faisait la nique, disait-il, au plus grand froid et aux vents coulis, ses ennemis irréconciliables.

Dans le fort de l'été, il avait un lit ordinaire et se servait de draps ; mais dans les plus grandes chaleurs, il quittait rarement son pantalon, disant assez souvent qu'il valait mieux suer que trembler, et que c'était la chaleur seule qui nous entretenait la vie. Son habillement de jour était plus singulier encore : outre neuf calottes en hiver et six en été, il avait par-dessus un capuchon doublé de peaux en hiver, et de futaine en été. Le tout était couronné d'un bonnet à la polonaise qu'il ne quittait que quand il allait en visite. Ce bonnet fit place ensuite à son digne bonnet de mandarin. Il n'usait pas de moindre précaution pour ses jambes que pour sa tête ; il portait neuf paires de bas et des bottines de maroquin par-dessus, doublées de peaux d'agneau. En été, il se contentait de six paires de bas, et quittait ses bottines qu'il remplaçait par des chausses de drap doublées de peau. Cet ajustement lui donnait une figure des plus comiques. Enfin, outre un petit pantalon plus léger que celui de la nuit, il portait un justaucorps de drap noir doublé en tout temps de peaux de lièvre. Ces étranges habitudes lui avaient été conseillées, disait-il, par le fameux médecin gentilhomme Delorme, personnage presque aussi extravagant que son élève l'abbé de Saint-Martin. Celui-ci ne crut pas devoir priver ses compatriotes des recettes inestimables qu'il avait recueillies dans une aussi docte fréquentation, et il publia "les Moyens faciles et éprouvés par M. Delorme pour vivre plus de cent ans." Un certain bouillon rouge, dont la base était l'antimoine, composait le "Remède royal merveilleux", la panacée universelle ordonnée par l'abbé de Saint-Martin, et célébrée par les chansonniers bas-normands. Ce pauvre abbé avait toujours à la fois cinq ou six procès contre les étudiants et les gentilshommes qui se permettaient de rire de trop près de sa perruque ou de ses grimaces. Une livraison entière de notre recueil ne pourrait suffire à raconter ni même à rappeler toutes les aventures comiques de l'abbé de Saint-Martin. Le récit le plus complet que j'en puisse indiquer a été écrit par Adrien Pasquier, le curieux cordonnier rouennais, dans son immense compilation de biographies normandes qui se trouve à la bibliothèque de Rouen. Il cite l'*Histoire de la Bastille* de Constantin de Renneville, le *Huetiana*, le *Segraisiana*, les *Mélanges* de Vigneul de Marville, vingt autres livres encore. Je dois me borner à expliquer en quelques mots la comédie archifolle qui valut au marquis de Miscou, protonotaire pour rire, le titre et le bonnet de mandarin de première classe de Siam. Cette mystification splendidement machinée eut pour occasion l'étrange scène jouée à Versailles, par l'ambassadeur du roi de Siam à Louis XIV. En 1685, le chevalier de Chaumont fut nommé ambassadeur à Siam ; deux ou trois beaux esprits de Rouen, qui connaissaient le caractère de l'abbé de Saint-Martin, lui écrivirent au nom du chevalier. M. de Chaumont pria M. de Saint-Martin, qui connaissait si parfaitement les usages de la

cour de Rome et de celles de Venise, Parme, Plaisance, Gênes, Bruxelles, de vouloir bien lui fournir des Mémoires pour se conduire avec succès dans son importante mission. Une si haute marque d'estime remplit de joie le pauvre abbé, qui composa sans désemparer les instructions, et les fit tenir à M. de Chaumont, avec un exemplaire de son livre de médecine pour le plus grand bien de M. l'ambassadeur, de tout son équipage et de Sa Majesté siamoise. A peine M. de Chaumont fût-il arrivé à Siam, et eût-il été présenté au roi, que l'abbé de Saint-Martin reçut de lui des lettres de remerciements pour ses instructions.

Benjamin Sulte

(La fin au prochain numéro)

LE MOIS DU CANADIEN

Le printemps est enfin venu, traînant après lui les joies que la grand'mère 96 nous a promises. Le soleil est maintenant radieux, et le beau bleu du ciel est d'une limpidité extraordinaire. Les nuages semblent craindre de souiller cette belle voûte qui orne la terre et renferme des anges. Un petit vent doux et agréable donne à la nature une gaieté inaccoutumée, et les oiseaux, par leurs chants mélodieux, se joignent à l'homme pour chanter avec lui les hymnes du bonheur.

Mai va bientôt ouvrir ses portes dorées pour nous permettre de considérer Marie sur l'autel que les anges entourent et que de jolis candélabres couronnent, cachant à demi les pieds de la Vierge dans la dorure joyeuse des décorations qui en font l'ornement.

Oui, voici venir le beau mois de Marie, qui apporte avec lui la conversion d'un grand nombre de pécheurs, car, en vérité, il faut avoir un cœur réellement endurci pour recevoir sans broncher l'émotion que nous fait ressentir le beau mois de mai. Préparons-nous à le rendre le plus joyeux possible en priant celle que l'on honore pendant ce mois, qui va bientôt prendre sa course rapide dans le chemin que lui indique l'année.

Oui, Canadiens, prions-la, cette Mère qui nous fut toujours propice, prions-la, car notre cher Canada, qui fut tant arrosé du sang de nos ancêtres, a bien besoin de prières, et, comme nos grands-pères, nous devons nous jeter dans les bras de Marie et nous écrier : "Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge..."

J. VERNER.

NAPOLÉON Ier

CAMPAGNE D'ITALIE

II

La campagne d'Italie s'ouvrit le 21 germinal an IV (11 avril 1796). En douze jours l'armée française remporte sur les Autrichiens et les Sardes combinés, commandés par Beaulieu et Colli, six victoires : *Montenotte, Millésimo, Dego, San Juan, Saint-Michel, Mondovi*. Bonaparte, après ces glorieuses journées parle ainsi à son armée :

"Chérasco, le 7 floréal an IV (26 avril 1796).

"Soldats ! vous avez, en quinze jours, remporté six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la plus riche partie du Piémont. Vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes. Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles illustrés par votre courage, mais inutiles pour la patrie. Vous égalez aujourd'hui par vos services l'armée conquérante de la Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez gagné des batailles sans canon ; passé des rivières sans pont ; fait des marches forcées sans souliers ; bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâce vous en soient rendues, soldats ! La patrie reconnaissance vous devra en partie sa pros-

périté ; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus glorieuse encore. Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec audace, fuient épouvantées devant vous. Les hommes pervers qui riaient de votre misère, et se réjouissaient, dans leur pensée, des triomphes de nos ennemis, sont confondus et tremblants. Mais, soldats ! il ne faut pas vous le dissimuler, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore tant à faire. Ni Turin, ni Milan ne sont à vous. Les cendres des vainqueurs de Tarquin sont encore foulées par les assassins de Basseville. Vous étiez dénués de tout au commencement de la campagne, vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus. Les magasins pris à vos ennemis sont nombreux ; l'artillerie de siège et de campagne est arrivée. Soldats ! la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses. Justifierez-vous son attente ? Les plus grands obstacles sont franchis sans doute, mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il entre nous dont le courage s'amollisse ? En est-il qui préféreraient retourner sur les sommets de l'Apennin ou des Alpes, essayer patiemment les injures de cette soldatesque esclave ? Non ; il n'en est pas parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millésimo, de Dego, de Mondovi. Tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français ! Tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui osaient méditer de nous donner des fers ! Tous veulent dicter une paix glorieuse et qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits.

"Amis ! Je vous la promets, cette conquête ; mais il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir, c'est de respecter les peuples que vous délivrez ; c'est de réprimer les pillages horribles auxquels se portent des scélérats suscités par vos ennemis. Sans cela vous ne seriez point les libérateurs des peuples, vous en seriez les fléaux. Vous ne seriez pas l'honneur du peuple français ; il vous désavouerait. Vos victoires, votre courage, vos succès, le sang de nos frères morts aux combats, tout serait perdu, l'honneur et la gloire. Quant à moi et aux généraux qui ont votre confiance, nous rougirions de commander à une armée sans discipline, sans frein, qui ne connaîtrait de loi que la force. Mais, investi de l'autorité nationale, fort de la justice et par la loi, je saurai faire respecter à ce petit nombre d'hommes sans courage, sans cœur, les lois de l'humanité et de l'honneur, qu'ils foulent aux pieds. Je ne souffrirai pas que des brigands souillent vos lau-

riers ; je ferai exécuter à la rigueur le règlement que j'ai fait mettre à l'ordre. Les pillards seront impitoyablement fusillés ; déjà plusieurs l'ont été. J'ai eu lieu de remarquer avec plaisir l'empressement avec lequel les bons soldats de l'armée se sont portés à faire exécuter les ordres. Peuples d'Italie ! l'armée française vient rompre vos chaînes : le peuple français est l'ami de tous les peuples ; venez avec confiance au devant d'elle. Vos propriétés, votre religion et vos usages seront respectés. Nous faisons la guerre en ennemis généreux, et nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservissent."

A TRAVERS LE CANADA

(Voir gravures)

Nous signalons respectueusement à l'attention de nos lecteurs la remarquable série de gravures : *A travers le Canada*, que nous leur présentons aujourd'hui. Il y a là des scènes et des illustrations de tous les coins de notre pays, pour ainsi dire. Ce sera à la fois fort instructif et intéressant, croyons-nous, pour chacun de nos abonnés.

C'est une particulière bonne aubaine, dont nous avons voulu leur faire hommage, à l'occasion du premier numéro de notre treizième année, que nous publions aujourd'hui.

POT DE PENSÉES

Le canard ne boit que de l'eau, et pourtant il marche de travers.

Seuls, les gens ponctuels iront en paradis. Parce que, pour y entrer, il faut arriver *juste*.

Zabulon vient de prendre médecine. Il a épousé une jeune fille ayant son diplôme de docteur.

Il est question de réduire sensiblement le budget de la marine. Histoire de ne pas augmenter la dette flottante.

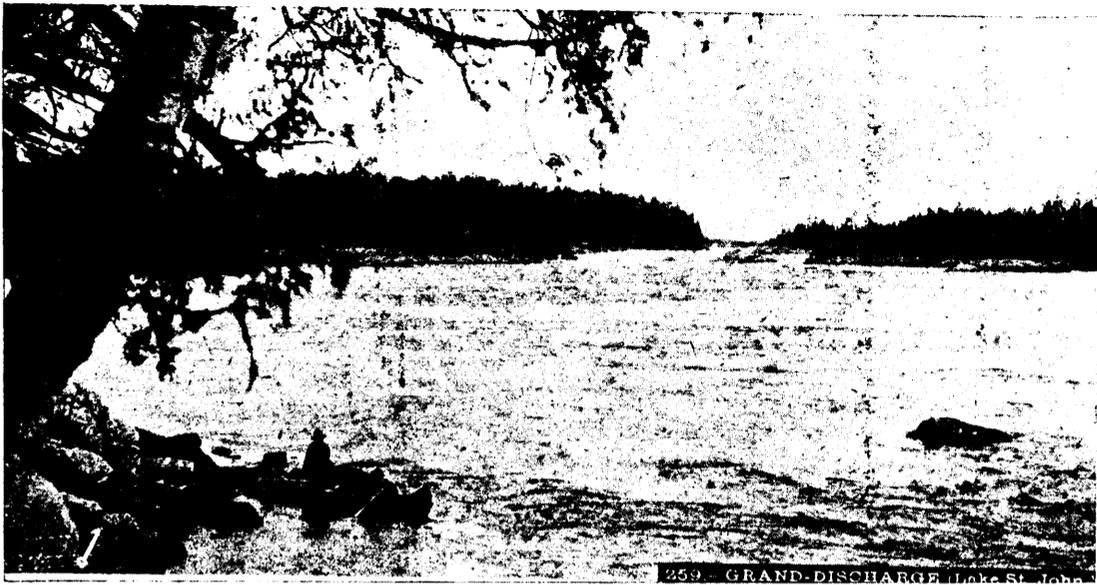
Les tailleurs ne se croisent pas les bras quand ils se croisent les jambes.

Il vaut mieux se reposer sur un bon divan que sur la parole de bien des gens.

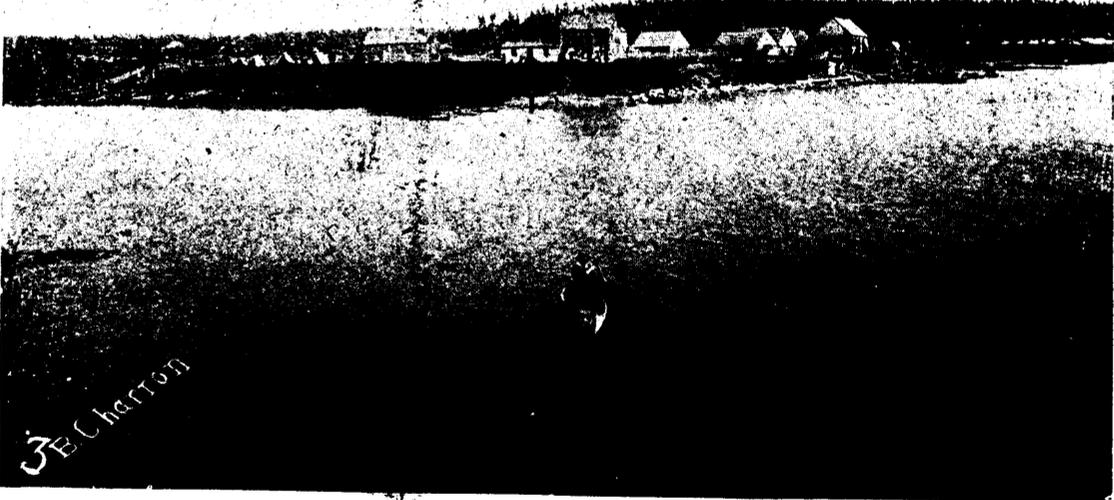
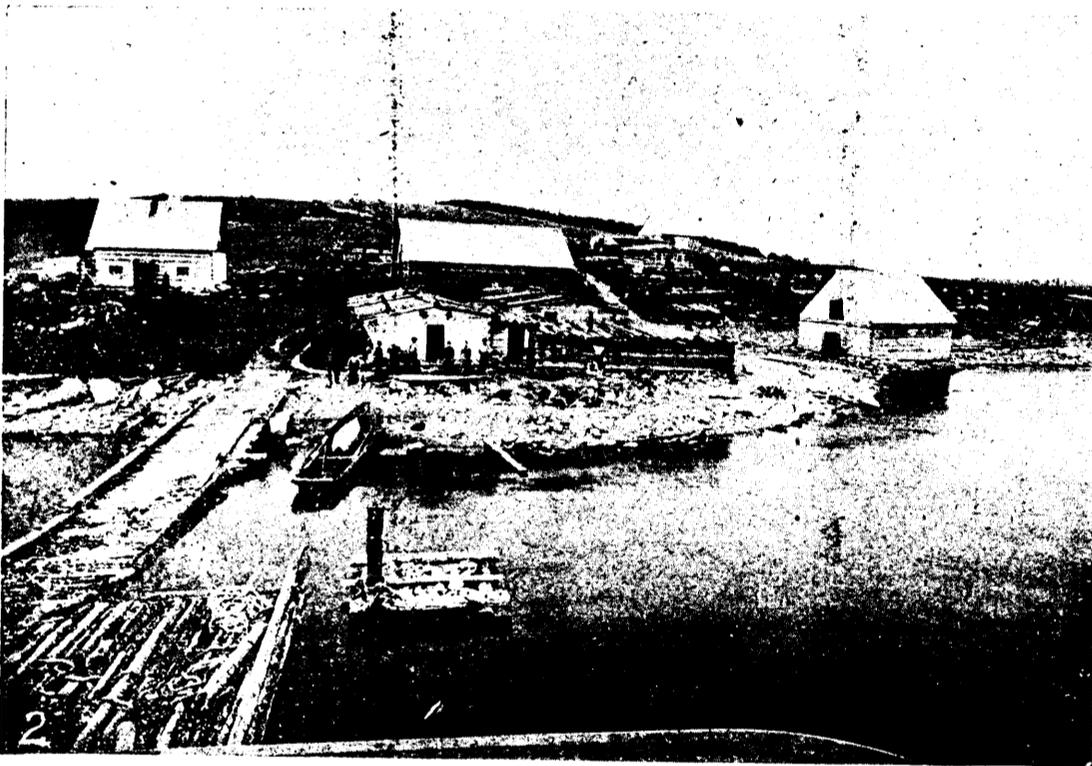
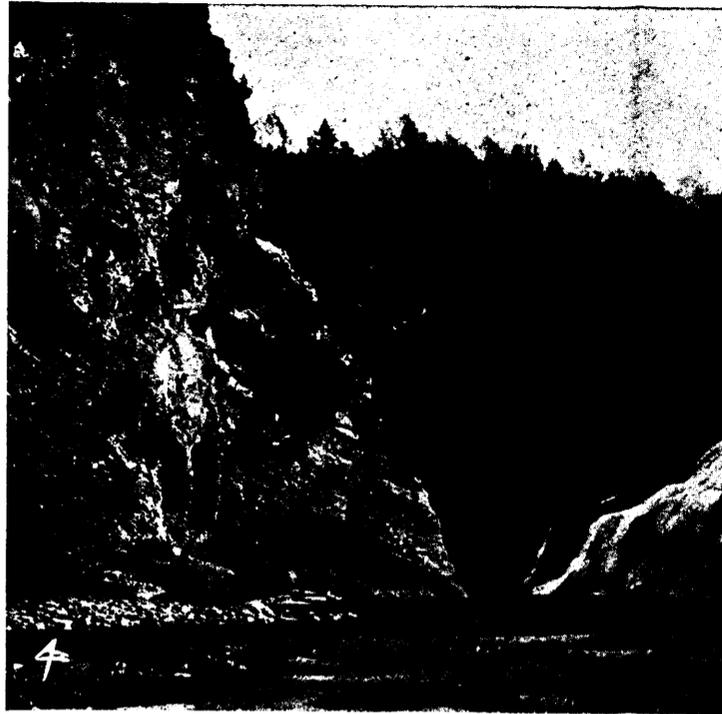


N.-J. Beaudin E. Gingras J.-E. Alain N. Plamondon
C.-A. Leclerc J.-N. Miller J.-A. Bélière, capitaine E. Patry

TEAM No 3 DE SAINT-ROCH, CHAMPION DE LA LIGUE DE QUILLES DE QUÉBEC, 1896

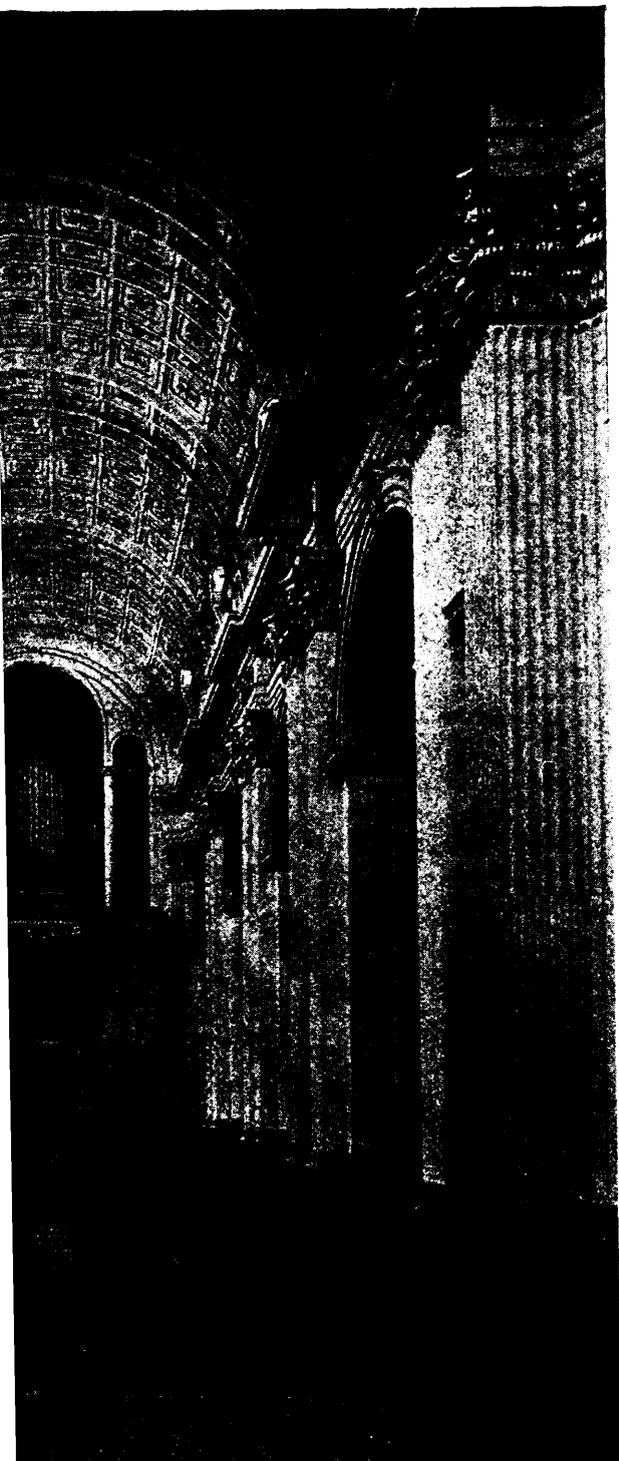


259 GRAND-DISCHARGE Lac St-Jean



1. Grande Décharge (lac St-Jean).—2. Station de colonisation Sunny Side (lac Kippewa).—3. La Pointe du Chasseur (lac Kippewa).—4. Chute de la rivière du Loup (en bas).—5. Intérieur de la cathédrale

A TRAVERS LE



de la cathédrale de Montréal.—6. Pêche au ouananiche, sur la rivière Métabetchouan (lac St-Jean).—7. La tête du Long Sault (Outaouais Supérieur).—8. Station de Mattawa, sur le C.P.R.

M. LÉON SAY

M. Jean-Baptiste Léon Say, homme d'Etat, qui vient de mourir à l'âge de soixante-dix ans, était le fils d'Horace Emile Say et petit-fils de J.-B. Say, le célèbre économiste politique. Il naquit en 1826. Après avoir fait d'excellentes études, il s'occupa d'une façon toute particulière de questions financières et économiques, et devint rédacteur du *Journal des Débats*. Le 8 février 1871 il était élu à la fois député à l'Assemblée Nationale, par les départements de la Seine-et-Oise. En juin de la même année, il était nommé pré-



fet de la Seine. Le 7 décembre 1872, M. Thiers le nommait ministre des finances, et en 1874 M. Buffet lui donnait le même portefeuille.

Elu sénateur de Seine-et-Oise, et réélu en 1882 ; il présida la conférence monarchiste internationale, qui eut lieu à Paris ; fut nommé ambassadeur à Londres, en 1880 ; élu député de Paris, il fut réélu président du sénat en 1881, et devint ministre des finances dans le cabinet de Freycinet, en 1882.

En 1886, il fut nommé académicien en remplacement de M. Edmond About.

UTILITÉ DU BOTTIN

Vraiment, j'avais beau chercher au plus creux de mes souvenirs, il m'était impossible de me rappeler le monsieur qui me tendait si cordialement la main.

Ou plutôt, je me le rappelais vaguement, comme un monsieur qu'on peut avoir vu quelque part, mais où ? mais quand ? mais dans quelles circonstances ?

—Chacun son tour, alors, fit-il, d'un ton enjoué. Il y a quelques années, c'est vous qui m'avez reconnu ; aujourd'hui, c'est moi !

Et il ajouta :

—Monsieur Ernest Duval-Housset, de Tréville-sur-Meuse.

Je jouai la confusion, la honte d'un tel oubli ! Comment avais-je pu ne point me rappeler la physionomie de M. Ernest Duval-Housset que j'avais connu à Tréville-sur-Meuse, puis revu dans la suite à Paris ?...

Notez que, de ma vie, je n'ai mis les pieds à Tréville !

Cette histoire-là est toute une histoire !

Il y a quelques années, mon ami George Auriol et moi, nous nous arrêtâmes un jour à la terrasse du café d'Harcourt, et nous installâmes à une table voisine de celle où un monsieur buvait un bock.

Comme il faisait très chaud, le monsieur avait déposé sur une chaise son chapeau, au fond duquel mon ami George Auriol put apercevoir le nom et l'adresse du chapelier : "P. Savigny, rue de la Halle, à Tréville-sur-Meuse."

Avec ce sérieux qu'il réserve exclusivement pour les entreprises de ce genre, Auriol fixa notre voisin, puis, très poliment :

—Pardon, monsieur, est-ce que vous ne seriez pas de Tréville-sur-Meuse ?

—Parfaitement ! répondit le monsieur, cherchant lui-même à se remémorer le souvenir d'Auriol.

—Ah ! reprit ce dernier, j'étais bien sûr de ne pas

me tromper ! Je vais souvent à Tréville... J'y ai même un de mes bons amis que vous connaissez peut-être, un nommé Savigny, chapelier dans la rue de la Halle.

—Si je connais Savigny ! Mais je ne connais que lui !... Tenez, c'est lui qui m'a vendu ce chapeau-là.

—Ah ! vraiment ?

—Si je connais Savigny !... Nous nous sommes connus tout gosses, nous avons été à la même école ensemble. Je l'appelle Paul, lui m'appelle Ernest.

Et voilà Auriol parti avec l'autre dans des conversations sans fin sur Tréville-sur-Meuse, localité dont mon ami George Auriol ignorait jusqu'au nom, il y a cinq minutes.

Mais moi, un peu jaloux des lauriers de mon camarade, je résolus de corser sa petite blague et de le faire pâlir d'envie.

Un rapide coup d'œil au fond du fameux chapeau me révéla les initiales : E. D.-H.

Deux minutes passées vers le Bottin du d'Harcourt me suffirent à connaître le nom complet du sieur E. D.-H.

"Entrepôts : Duval-Housset (Ernest), etc."

D'un air très calme, je revins m'asseoir et fixant à mon tour l'homme de Tréville :

—Excusez-moi si je me trompe, monsieur, mais ne seriez-vous pas M. Duval-Housset, entrepositaire ?

—Parfaitement, monsieur, Ernest Duval-Housset, pour vous servir.

Certes, M. Duval-Housset était épaté de se voir reconnu par deux lascars qu'il n'avait jamais rencontrés de son existence, mais c'est surtout la stupeur d'Auriol qui tenait de la frénésie :

Par quel sortilège avais-je pu deviner le nom et la profession de ce négociant en spiritueux ?

J'ajoutai :

—C'est toujours le père Roux qui est maire de Tréville ?

(J'avais à la hâte lu dans le Bottin cette mention : "Maire : M. le docteur Roux père.")

—Hélas ! non. Nous avons enterré le pauvre cher homme, il y a trois mois.

—Tiens, tiens, tiens ! C'était un bien brave homme, et, par-dessus le marché, un excellent médecin. Quand je tombai si gravement malade à Tréville, il me soigna et me remit sur pied en moins de quinze jours.

—On ne le remplacera pas de sitôt, cet homme-là ! Auriol avait fini, tout de même, par éventer mon stratagème.

Lui aussi s'absenta, revint bientôt et notre conversation continua à rouler sur Tréville-sur-Meuse et ses habitants.

Duval-Housset n'en croyait plus ses oreilles.

—Nom d'un chien ! s'écria-t-il. Vous connaissez les gens de Tréville mieux que moi qui y suis né et qui l'habite depuis quarante-cinq ans !

Et nous continuâmes :

—Et Jobert, le coutelier, comment va-t-il ? Et Durandau, est-il toujours vétérinaire ? Et la veuve Lebedel ? Est-ce toujours elle qui tient l'hôtel de la Porte ? etc., etc.

Bref, les deux feuilles du Bottin concernant Tréville y passèrent. (Auriol, moderne vandale, les avait obtenues d'un délicat coup de canif et, très généreusement, m'en avait passé une.)

Duval-Housset, enchanté, nous payait des bocks—oh ! bien vite absorbés !—car il faisait chaud (l'ai-je dit plus haut ?) et rien n'altère comme de parler d'un pays qu'on n'a jamais vu.

La petite fête se termina par un excellent dîner que Duval-Housset tint absolument à nous offrir.

On porta la santé de tous les compatriotes de notre nouvel ami, et, le soir, vers minuit, si quelqu'un avait voulu nous prétendre, à Auriol et à moi, que nous n'étions pas au mieux avec toute la population de Tréville-sur-Meuse, ce quidam aurait passé un mauvais quart d'heure.—ALPHONSE ALLAIS.

Toutes les familles qui reçoivent beaucoup de visiteurs se déchargent d'une grande partie du fardeau des réceptions, en mettant entre les mains de leurs amis un exemplaire du *Grand Horoscope* de Mlle Nitouche. Il tient lieu de la maîtresse de céans. Prix : 10c. G. A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.

ECONOMIE DOMESTIQUE

S'il est indispensable de tenir vos comptes avec la scrupuleuse exactitude, chères lectrices, il est aussi de première nécessité de savoir, si cela est utile, mettre la main à la pâte, comme on dit vulgairement, ne serait-ce que pour maintenir dans le droit chemin vos domestiques.

J'ai assisté souvent, chez une personne dont je vous prie de ne pas suivre l'exemple, à la petite scène suivante :

Une servante vient se présenter : "Mademoiselle, lui dit la dame, je vous préviens que je ne veux m'occuper de rien et que je ne sais rien faire, par conséquent il faut que vous soyez très habile.

La jeune fille proteste de son dévouement et de sa capacité, mais, au bout de huit jours, forte de l'ignorance de sa maîtresse, elle met tout à sac et se fait renvoyer ; il en vient d'autres avec lesquelles on procède de la même façon et qui arrivent au même résultat.

Enfin, à ma connaissance, depuis trois ans, cette dame a changé quarante-six fois de domestique. Ne croyez pas que ce chiffre soit fantaisiste, il est peut-être encore au-dessous de la vérité.

Vous voyez, chères petites amies, qu'il faut suivre un autre exemple ; que votre cuisinière soit bien persuadée que vous pouvez, au besoin, la remplacer dans son sacerdoce et que vous êtes à même de lui enseigner des choses qu'elle ignore ; que votre femme de chambre vous reconnaisse capable de lui en remontrer, et vous aurez une maison bien tenue et bien ordonnée.

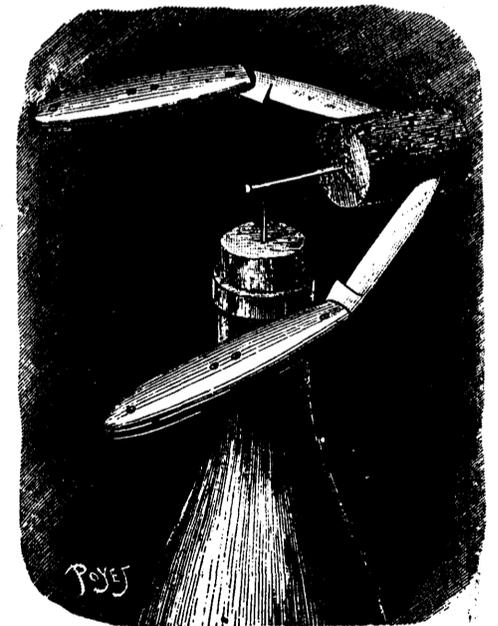
Si par malheur vous n'étiez pas au courant de l'administration intérieure, gardez-vous d'en rien laisser paraître, votre autorité aurait trop à en souffrir.

ALINE VERNON.

PASSE-TEMPS RÉCRÉATIFS

PERCER UNE ÉPINGLE AVEC UNE AIGUILLE

L'épingle est fixée à un bouchon dans lequel sont enfoncés, de part et d'autre, deux canifs de même pesanteur. (Dans le cas où les deux canifs seraient de poids différents, on ferait varier l'ouverture de leurs lames.) Posez la tête de l'épingle sur le bout de votre doigt, et assurez-vous, en déplaçant les canifs par tâtonnements, que l'épingle se tient horizontale. Placez-la alors sur la pointe d'une aiguille dont la tête aura



été enfoncée dans le bouchon d'une bouteille. En soufflant sur le bouchon qui porte les canifs, vous mettez le système en mouvement, et il tournera sur la pointe de l'aiguille. De plus, l'aiguille étant plus dure que l'épingle, elle arrivera, au bout d'un certain temps, à percer un petit trou dans cette épingle, et même, si l'expérience est suffisamment prolongée, à la traverser complètement.

TOM TIT.

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Elle avait insisté, maintes fois aussi, pour qu'ils lui en avouassent davantage, croyant qu'ils mentaient.

Mais que pouvaient-ils dire ?

Alors, elle s'était adressée au notaire.

Le fils de Me Chavarot, qui avait repris l'étude, était un jeune homme d'une trentaine d'années, d'allure grave et douce, de figure attristée. La nature l'avait mal doué, car il était bossu.

Une croyance populaire veut que les bossus soient très bons ou très méchants.

Certes, son infirmité avait influé sur son caractère, et de là venait sa mélancolie.

Il avait bien fallu qu'il en prit son parti ; mais la mélancolie était restée, avec une sorte d'humeur un peu sauvage, qui le faisait rougir et lui mouillait les yeux lorsqu'il entendait une allusion plaisante à quel que infirmité du genre de la sienne.

Ce jeune homme, craintif et d'une intelligence supérieure, avait heureusement trouvé le bonheur dans son ménage, auprès d'une femme aussi honnête et qu'elle était jolie et qui l'aimait.

C'était dans le ménage Chavarot que Clotilde allait passer ses journées de sortie.

Un de ces jours-là—elle avait alors seize ans—plus soucieuse que d'habitude, plus préoccupée de l'impénétrable mystère qu'on entretenait autour d'elle, Clotilde prit le notaire à part et l'interrogea :

—M. Chavarot, dit-elle d'une voix tremblante, et dont elle essayait, par un sourire, de démentir l'émotion, je vous ai déjà interrogé bien des fois. Je n'ai obtenu de vous que des réponses évasives. Aujourd'hui, je vous prie de m'écouter. Dites-moi la vérité....

Au ton ferme de cette demande, Chavarot jugea que la jeune fille était décidée à tout apprendre, coûte que coûte.

—Ma chère Clotilde, les réponses que vous avez obtenues de moi n'étaient pas évasives. Je ne puis rien vous dire. Je m'attendais depuis longtemps à la conversation que nous avons aujourd'hui. Je prévoyais vos demandes, votre inquiétude, votre désir.

—Et vous êtes prêt à me répondre ?

Le notaire dit tristement :

—A vous répondre ce que vous savez déjà.

Elle eut un geste de colère et de douleur désespérée.

—C'est mon droit de vous interroger, pourtant !....

—C'est mon devoir de ne rien dire.

—Pourquoi ? Quelle énergique volonté vous ferme la bouche ?

—Un engagement d'honneur pris par mon père et auquel j'ai dû souscrire, lorsque mon père mourut ; un engagement que mon père n'eût jamais transgressé et que je n'oublierai, de mon côté, jamais.

—Ainsi, vous savez qui je suis, ce que je suis ; vous savez quel a été mon père, quelle a été ma mère ?.... Ils vivent peut-être encore ?.... Peut-être les ai-je rencontrés ?.... Et vous ne m'avez pas prévenue !.... Ah ! ne comprenez-vous pas combien cela est cruel ?... Votre devoir, dites-vous ? Quel devoir si puissant et si en dehors de l'humanité peut vous obliger à garder un silence si douloureux pour moi ? Car vous gênez ma vie, monsieur Chavarot, ma vie qui pourrait être heureuse.... Ah ! que j'envie les jeunes filles autour de moi, si rieuses, si insouciantes ; elles ne se préoccupent pas de la vie, ne remontent pas vers le passé, ne cherchent pas à pénétrer les secrets de l'avenir !.... Elles sont confiantes en l'amour de leur père et de leur mère !.... Elles n'ont pas besoin d'autre chose, et la vie est souriante pour elles !.... Tandis que moi !

Et elle essuya ses larmes.

—Tandis que vous, ma chère Clotilde, vous vous faites de la peine comme à plaisir.... Votre père et votre mère n'existent plus.... Vous pouvez regretter de ne les avoir pas connus, mais ce regret ne peut que s'adoucir avec le temps.

—Vous me le jurez ?

—Je vous le jure, mais je ne veux rien vous dire de plus. N'espérez donc rien.... et épargnez-moi, ma chère enfant, des demandes qui renouvellent votre tristesse et qui ne sont pas faites pour me causer, à moi qui vous aime, beaucoup de joie.

—Et toute ma vie s'écoulera au milieu de ce mystère....

—Le beau malheur, mon enfant ! Je trouve, en somme, que le

sort a été doux pour vous. Vous êtes belle, intelligente, gracieuse, très riche, d'une fortune indépendante qui vous permettra de faire autour de vous bien des heureux et de soulager bien des misères.... La famille que vous n'aurez pas eue pendant votre enfance, Dieu vous la donnera quelque jour, lorsque vous aurez trouvé un mari qui vous aimera !

—Ma fortune, je la sacrifierais volontiers pour être instruite de ce que l'on me cache !

Le notaire ne répondit pas.

Elle le regardait bien en face les yeux brillants.

Elle répéta appuyant sur les mots :

—Ainsi, jamais ? jamais ?

—Vous l'avez dit !

Elle murmura :

—Il y a là quelque terrible histoire !....

Elle avait baissé la tête. Elle ne regardait plus le notaire. Autrement, elle aurait vu la profonde pitié apparue tout à coup dans les doux yeux du bossu.

Elle resta longtemps silencieuse.

Puis, elle lui tendit les mains.

—Je vous demande pardon de mon insistance.

—Oh ! chère enfant, je n'ai rien à vous pardonner.... Vous serez plus sage à l'avenir ?

Elle soupira :

—Cela veut dire que je ne vous interrogerai plus ?

—Oui.

—Puisque ce serait inutile.... je vous le promets.

En effet, jamais plus elle ne lui parla. Elle semblait même n'y plus penser, tant elle paraissait gaie, riant et chantant comme en ses meilleurs jours.

Mais ce n'était que de l'apparente insouciance, et la blessure restait douloureuse et saignante au fond de son cœur.

Chavarot avait écrit à la mère Angelot :

“ Comment trouvez-vous votre fille ? Ne la voyez-vous pas préoccupée ? Ne pleure-t-elle pas en secret ? ”

La mère Angelot avait tout simplement répondu :

“ Jamais Clotilde n'a été plus douce et plus aimante.”

Elle revint à Paris, les vacances terminées, et resta un an encore en pension.

Le jour où elle sortit, pour n'y plus rentrer, du couvent où elle avait passé trois des plus belles années de son enfance, elle se retrouvait encore chez le notaire.

Mais elle ne s'y retrouva pas seule.

Chavarot avait chez lui un ami de collège, fils d'un de ses plus riches clients, Daniel d'Hautefort.

Les d'Hautefort sont d'une vieille famille de l'Orléanais qui a donné beaucoup de hauts magistrats à la France, et qui s'enorgueillit de compter parmi ses membres, sous les précédents gouvernements, deux ministres de la justice et des cultes, gardes des sceaux.

Jean-Joseph d'Hautefort, rude et intègre représentant de cette austère famille, père de Daniel, était procureur général près la cour d'Orléans.

Daniel, qui n'avait guère que vingt-cinq ans, se trouvait en ce moment un peu malade, par suite du surmenage de ses études ; et, avant qu'il entrât, comme ses ancêtres dans la magistrature, Jean-Joseph lui avait dit :

—Va, voyage, repose-toi !

Daniel était un grand et beau jeune homme au teint pâle, aux yeux bleus fatigués à la bouche sérieuse. Certes, tout en lui indiquait le magistrat futur. Il semblait qu'en lui s'était concentrée la gravité de toute une famille dont les membres, en robe rouge et hermine, avaient assumé sur eux la lourde tâche de distribuer la justice.

Mais cette gravité était tempérée, chez lui, par la douceur de ses yeux, la bonté de son sourire.

Il avait les cheveux très noirs, coupés court ; sa barbe était châtain clair, presque blonde ; il ne portait que les favoris.

Le notaire présenta Daniel à Clotilde ; les jeunes gens échangèrent quelques mots, puis Mme Chavarot eut besoin de la jeune fille et l'emmena chez elle.

Daniel était resté songeur, après son départ.

—A quoi penses-tu ? demanda Chavarot.

—Je pense, dit Daniel, à cette gracieuse enfant qui semble ici comme chez elle, que tu m'as présentée sous son nom de Clotilde, dont jamais tu ne m'avais parlé et dont tu as oublié de me dire le nom de famille.

—Une pupille.... fit le notaire.... Quant à son nom, il me serait assez difficile de te contenter, car elle n'en porte pas d'autre que celui que je t'ai dit !

—Une fille naturelle ?

—Je l'ignore.

—Un secret ? Tu as des secrets pour moi ?

—Oui.... je suis notaire.... Le notaire peut avoir des secrets

à garder... Il reçoit des confidences... des confessions, si tu aimes mieux, comme le prêtre et comme le médecin.

—Qui donc l'a élevée ?

—Des paysans.

—Ce sont des paysans qui l'ont faite si élégante, qui lui ont enseigné ces manières et donné cette éducation ?

—Clotilde est très riche. Elle aura, en dot, trois millions liquides.

—Peste, voilà du solide, fit Daniel en riant.

—Si nous parlions d'autre chose ? dit Chavarot.

—De moi, du voyage que je vais faire ?... Soit.

Ils en parlèrent, en effet ; mais ils n'avaient pas échangé quatre mots que Daniel, dont l'esprit semblait absent, restait silencieux ; son imagination était ailleurs.

—Est-ce que cette jeune fille restera longtemps chez toi ?

—Non. Elle part demain.

—Pour aller ?

—Peu importe.

—Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Est-ce un secret aussi ?

Le notaire hésitait, sous le coup d'une inquiétude bizarre.

—Elle retourne chez ses parents adoptifs.

—Qui s'appellent ? Il faut t'arracher les paroles une à une.

—Ils s'appellent Angelot... .

—Et ils demeurent aux environs de Paris ?

—Oui. Justement, aux environs.

—Où cela ?

—Tu m'ennuies, à la fin, avec tes questions.

—Tu n'es pas poli, ami notaire. Je pourrais te répondre que tu m'ennuies, toi, avec tes réticences.

—Ils demeurent à Saint-Benoit, dans l'Ain.

—Voilà ce que tu appelles les environs de Paris ?... A ce compte-là, mon cher, Marseille serait de l'ancienne banlieue. Tout le Midi se lèverait contre toi, s'il t'entendait.

—Es-tu renseigné, maintenant, et as-tu fini ?

—Je suis renseigné, mais je n'ai pas fini. Ce que je veux ajouter, c'est que je trouve ta pupille divinement jolie... Tu m'entends ?

Et ses yeux se firent vagues et sa voix trembla un peu.

Le notaire fronça les sourcils, et, prenant les mains de Daniel :

—Daniel, écoute-moi !... Je ne suis pas seulement ton ami, je suis le notaire de ta famille... Je suis ton conseil... Tu ne doutes pas de mon affection pour toi... .

—Certes, pas plus que je ne te permets de douter de la mienne.

—Eh bien, au nom de cette vive affection réciproque qui nous rend presque frères, tu vas me faire une promesse... .

—Une promesse ? Que veux-tu dire ?

—Mieux qu'une promesse... Un serment... .

—Qu'as-tu donc ? Tu as une figure que je ne te connaissais pas.

—C'est que tu ne m'as jamais vu parlant sérieusement.

—Eh bien, vite... ce serment ?

—En sortant de chez moi, tu ne penserai plus à cette jeune fille, comme si tu ne l'avais jamais vue !

—Elle est bien belle, ami, fit doucement le jeune homme.

—Jure.

—Tu n'as donc pas remarqué sa beauté étrange, qui n'est pas de notre race ! la douceur pénétrante de son regard, dans lequel on devine néanmoins une énergie surprenante ? Cette jeune fille est la plus agréable créature que j'aie jamais rencontrée.

—Elle est plus belle, plus exquise, plus adorable encore que tu ne le penses, et cependant je veux que tu me promettes de ne plus songer ni à sa beauté, ni à ses charmes, ni à sa séduction !... .

—Pourquoi ?

—Ta promesse sans questions ! Je ne pourrais répondre.

Daniel hésitait. Les paroles du notaire ne faisaient qu'aviver sa curiosité. Qu'existait-il donc autour de cette enfant ?

—Je t'en prie, ami, suppliait Chavarot.

Daniel soupira, et, souriant pour cacher un peu de tristesse, car il y avait là peut-être un rêve charmant qui venait de s'évanouir, à peine, il dit :

—Soit, puisque tu l'exiges, ô tabellion mystérieux !

Quelques minutes après, Daniel d'Hautefort quittait Chavarot, et le lendemain même il prenait le train qui l'emportait vers l'Italie ; mais le hasard, qui tient nos destinées dans sa main invisible et toute puissante, avait déjoué, d'un geste, les précautions du notaire ; car, dans le même train, le père Angelot montait, emmenant sa fille.

Ils se revirent pendant toute une longue nuit.

En faut-il davantage pour s'aimer ?

Non.

Et voilà pourquoi, dans la chambre de la petite maisonnette blanche au bord du Rhône, Clotilde chantait doucement des chansons pleines de la poésie de l'amour, un an après avoir rencontré Daniel pour la première fois ! Voilà pourquoi tout était gai autour d'elle, pourquoi elle ne s'inquiétait plus de sa naissance ! Dans son ciel bleu une étoile pure et plus brillante que les autres brillait !... .

Elle pensait à Daniel et, bien que rien n'eût été dit entre eux,

elle avait la belle confiance de la jeunesse qui se sent forte comme si elle était éternelle.

Elle se disait :

—Il m'aime ! J'en suis sûre ! Je l'attends et il va venir !

II

Il l'aimait et il allait venir, elle ne se trompait pas.

Son voyage d'Italie terminé, il revint en France par la Suisse, puis visita les montagnes de l'Isère et du Dauphiné, et de là, un soir, il arriva à Saint-Benoit.

Auprès des Angelot, se trouvait une auberge assez coquette, uniquement fréquentée par les mariniers.

Une chambre y était vacante.

Il s'y installa.

Le lendemain, Clotilde l'y aperçut, du potager où elle se promenait au grand soleil, en robe claire et coiffée d'un large chapeau.

Quand elle l'eût reconnu, ses joues brunes se colorèrent d'une rougeur intense ; elle appuya sa main sur son cœur, palpitant d'émotion avec un vague sourire où se lisait sa joie naïve et triomphante.

Ne l'avait-elle pas bien dit qu'il l'aimait et qu'il allait venir ?

Ils se virent tous les jours, parfois se comprenant seulement d'un regard rapide, parfois échangeant de rares paroles.

Un jour il lui dit :

—Je vous aime.

Elle lui tendit les mains et bien franchement, droit dans les yeux :

—Moi aussi, je vous aime, et j'ai pensé à vous depuis que je vous ai vu chez Me Chavarot.

—Voulez-vous être ma femme ?

—Avec bonheur.

Les Angelot avaient remarqué les intentions du jeune homme et en avaient averti le notaire.

Celui-ci accourut à Saint-Benoit sans désespérer.

Le père Angelot lui montra la maison des pêcheurs.

—C'est là qu'il demeure, fit-il... vous l'y trouverez sûrement.

Daniel était dans sa chambre, en effet, en train d'écrire à son père et de lui raconter le joli roman de son amour.

Lorsque les deux jeunes gens furent en présence, il y eut un moment d'embarras entre eux.

Chavarot était si triste, si grave, si pâle, que Daniel en fut impressionné.

Il tendit la main.

Le notaire la serra et la garda dans les siennes.

—Que m'avais-tu promis, Daniel ?

—J'ai manqué de mémoire, c'est vrai... Ou plutôt, je serai franc jusqu'au bout. Je n'ai pas oublié ma promesse... .

Et avec élan, son émotion débordant de son cœur :

—Que veux-tu ? Je l'aime !!!

—C'est un grand malheur !

—En quoi, je te le demande ? Ce serait un grand malheur si elle ne m'aimait pas, mais elle m'aime !... Elle est belle, elle est douce et tendre... Admirablement élevée aussi, tu sais ?

—Oui, mais... .

—Je sais ce que tu vas me dire... Sa fortune, n'est-ce pas ? sa fortune dont sans doute tu ne peux pas dire l'origine et qu'on me reprocherait d'avoir acceptée ? Qu'à cela ne tienne ! Nous la laisserons, cette fortune. Ce ne sera un grand sacrifice ni pour elle, ni pour moi, puisque je suis riche, et puisqu'elle trouvera quand même auprès de moi le luxe auquel elle s'attendait.

Le notaire hochait la tête, de plus en plus soucieux.

—C'est un grand malheur !

—Voyons, explique-toi ?

—As-tu écrit à ton père ?

—Oui.

—Et tu crois que ton père acceptera un pareil mariage ?

—Je m'attends à des observations... peut-être à un refus... .

—Tu ne passeras pas outre à ce refus, je suppose ?

—J'espère n'être pas obligé d'aller jusque-là.

—Ton parti est pris, je le vois.

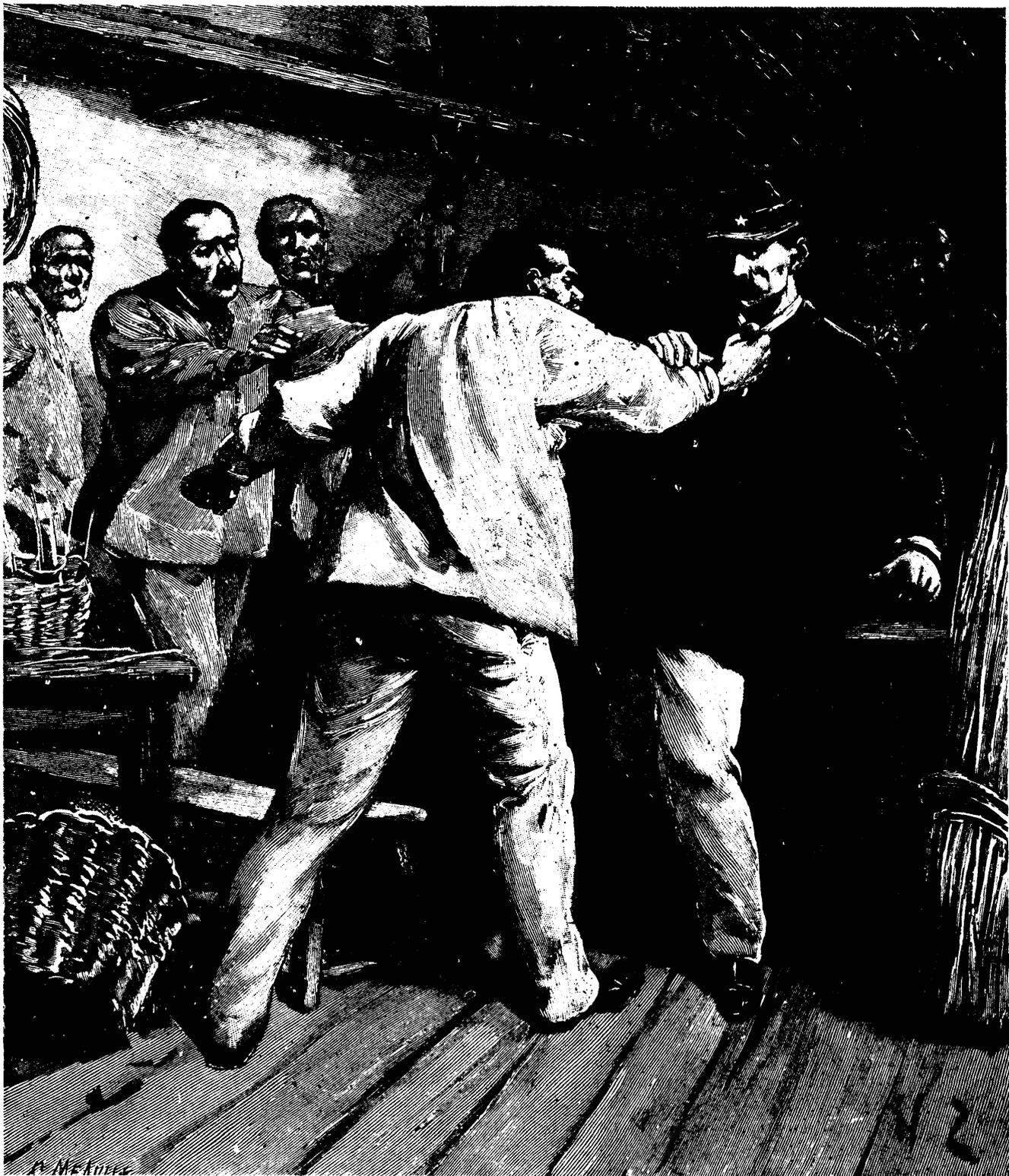
—Je l'aime !

—C'est-à-dire qu'il est trop tard, à présent, pour que tu entendes raison ? J'aurai beau te dire : Daniel, ne prends pas cette jeune fille pour ta femme ; malgré son charme, ses qualités, sa beauté, ne lui donne pas ce nom d'Hautefort qui n'est pas seulement ton nom, mais qui est celui de toute une famille considérée, depuis des siècles, pour son équité, son austérité, ses hautes vertus ! Ecoute ceux qui savent ! Je voudrais que tu aies pour moi la confiance d'un fils pour son père ! Ecoute ceux qui savent !!!

—Je l'aime !

JULES MARY.

A suivre



Le bandit se rua sur le surveillant et le frappa en pleine poitrine.—Page 13, col. 1

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

—Ah ! c'est comme ça !

—Oui, c'est comme ça !

—Alors, suivez-moi au cachot....

—C'est pas vous qui m'y conduirez, toujours !!

—Nous allons voir !

—C'est tout vu....

Et, brandissant un couteau dont il se servait pour son travail de vannerie, et qu'il avait caché dans sa manche, le bandit se rua sur le surveillant et le frappa en pleine poitrine.

Il allait redoubler avant que l'autre gardien ait eu le temps de venir au secours de son collègue, lorsque Servais Duplat lui saisit les bras par derrière et le paralysa, en s'écriant :

—On n'assassine pas les gens comme ça sans raison, que diable !

En même temps on désarmait Lagache et le surveillant s'affaïssait dans les bras de son camarade.

Une nuée de gardiens appelés à l'aide par des condamnés fit irruption dans l'atelier.

—Voilà l'homme, leur dit Duplat, et voilà le couteau dont il s'est servi....

—Crapule ! hurla l'assassin en le regardant avec des yeux farouches. Nous nous retrouverons et tu me payeras ça !

On l'entraîna, tandis qu'on transportait au greffe de la prison le surveillant que perdait beaucoup de sang.

Les prisonniers se remirent au travail.

L'alarme avait été donnée.

Le directeur se trouvait au greffe avec l'aumônier lorsqu'on apporta le corps inanimé du malheureux gardien.

Le médecin, prévenu en toute hâte, accourut.

Il examina le blessé et déclara qu'il en reviendrait, mais qu'il venait de l'échapper belle car, deux centimètres plus pas, le couteau serait allé droit au cœur, l'évanouissement produit par la perte du sang et par l'émotion était sans importance.

On porta le pauvre diable à l'infirmerie et le docteur opéra un premier pansement.

Le second surveillant était resté au greffe afin de faire verbalement son rapport.

Il raconta les faits et ajouta que, se trouvant à l'autre extrémité de l'atelier au moment du crime, il n'avait pu arriver à temps pour porter secours à son collègue qui aurait été irrémédiablement perdu sans l'intervention d'un condamné parvenant à maintenir l'assassin au moment où il allait frapper une seconde fois.

—Quel genre de condamné ? demanda le directeur.

—Treize mois de centrale pour rupture de ban... attendant son transport à Poissy...

—Le nom de cet homme ?

—Servais Duplat...

En entendant prononcer ce nom, l'abbé d'Areynes tressaillit comme s'il venait de recevoir en plein cœur une décharge électrique.

Pâle et chancelant il dut s'appuyer sur le bureau du greffier.

—Amenez ici Servais Duplat, reprit le directeur, s'adressant au surveillant qui sortit.

Déjà l'abbé d'Areynes, le premier moment de stupeur passé, avait repris tout son sang-froid.

—Servais Duplat ! se disait-il. Servais Duplat ! ici ! à la Roquette !! Condamné à treize mois pour rupture de ban !... Lui, vivant, lorsque je le croyais mort, fusillé !! Me serait-il donc permis, mon Dieu, au bout de si longtemps, de pouvoir, grâce à lui, éclaircir le mystère de la nuit du 28 mai, et rendre à Jeanne Rivat ses enfants ??

Il réfléchit pendant quelques secondes, puis continua :

—Mais peut-être ce Servais Duplat n'est-il point l'homme que je connais... peut-être existe-t-il un autre scélérateur portant le même nom... Enfin, il va venir... Je vais le voir... et savoir...

Lentement il se rapprocha de l'une des fenêtres du greffe, et il se dissimula à demi sous l'un des grands rideaux d'étoffe sombre.

En ce moment Servais Duplat entra, conduit par le gardien.

L'abbé d'Areynes le dévora du regard.

L'ancien forçat portait le costume des condamnés, ses cheveux grisonnants étaient coupés ras, son visage était glabre.

Cela le changeait prodigieusement.

L'abbé d'Areynes ne retrouvait point en cet homme celui dont les traits s'étaient jadis gravés dans sa mémoire à la suite de deux circonstances inoubliables.

—Ce n'est pas lui... murmurait-il avec une déception profonde.

Le complice de Gilbert Rollin avait aperçu, dans l'ombre des rideaux, la soutane de l'aumônier.

Il se résolut de se tenir sur ses gardes.

—Monsieur le directeur, fit le surveillant, voilà Servais Duplat...

Quittant le greffier avec lequel il causait, le directeur se tourna vers le condamné.

—C'est vous, mon ami, lui dit-il avec une bienveillance manifeste, c'est vous qui avez désarmé Lagache, au moment où il allait frapper pour la seconde fois son gardien ?

Duplat, les yeux baissés, répondit de l'air le plus modeste :

—J'ai fait ce que j'ai pu, monsieur le directeur.

La voix du ci-devant communard n'était plus, comme jadis, éraillée par l'abus du *vitriol* des assommeurs.

L'aumônier ne la reconnaissait pas plus qu'il n'avait reconnu le visage.

Le directeur de la Roquette reprit :

—Vous vous êtes bien conduit, et votre courageuse intervention sera l'objet d'un rapport que j'adresserai ce soir même à l'administration supérieure...

Servais s'inclina :

—Vous êtes condamné à treize mois de prison pour rupture de ban ?

—Oui, monsieur le directeur.

Je n'ai pas à m'occuper de vos antécédents, quels qu'ils soient, mais seulement de l'acte de dévouement énergique qui a sauvé la vie à un homme... Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que vous n'alliez pas à la Centrale et j'espère l'obtenir... Je demanderai que vous subissiez votre peine dans cette maison... on vous y trouvera

un emploi qui adoucira les rigueurs de la captivité, et peut-être serez-vous gracié d'une partie de votre peine... Cela dépendra de votre conduite...

—Je vous remercie, monsieur le directeur...

—Maintenant, retournez à l'atelier...

Duplat salua et quitta le greffe avec le gardien, en même temps que le directeur regardait son cabinet.

L'abbé d'Areynes, très perplexe, n'avait point bougé de l'embrasure où nous l'avons vu se dissimuler.

Il quitta ce coin sombre et s'approcha du greffier qui le croyait parti et qui s'écria :

—Vous étiez encore là, monsieur l'aumônier !

—Oui, répondit le prêtre, et j'ai une prière à vous adresser...

—Quelle que soit la chose demandée par vous, monsieur l'aumônier, regardez-la comme faite !... De quoi s'agit-il ?

—Il s'agit tout simplement de me communiquer l'ordre d'écrou de Servais Duplat...

—Rien de plus facile...

Et le greffier, prenant un registre placé dans un casier au milieu de plusieurs autres, le feuilleta, trouva la page où il était question de Servais Duplat, et le posant tout ouvert devant l'aumônier lui dit :

—Voyez... C'est là...

Ce que l'abbé d'Areynes tenait à connaître, c'était les antécédents du condamné qui seuls pouvaient dissiper ou confirmer ses doutes.

Ses yeux coururent à la colonne où se trouvaient mentionnées les précédentes condamnations.

Il lut :

1871.—Condamné le 26 juin à la déportation pour avoir pris part, avec le grade de capitaine, à l'insurrection de la Commune.

1878.—Condamné à Nouméa pour vol avec effraction à dix ans de travaux forcés.

1888.—Gracié du reste de sa peine et rapatrié, avec résidence déterminée.

1889.—Condamné à treize mois de prison pour rupture de ban

LXXXI

L'abbé d'Areynes ne pouvait plus douter.

Le condamné qu'il venait de voir sans le reconnaître était bien le misérable Servais Duplat qui sous ses yeux, dix-sept années auparavant, avait volé les filles de Jeanne Rivat.

Il ferma le registre en dissimulant la vive émotion qu'il éprouvait, remercia le greffier et regagna, très soucieux, son logis.

Un instant il avait eu l'intention de faire amener immédiatement auprès de lui l'ancien capitaine de fédérés, et de lui demander ce qu'il avait fait des deux jumelles.

Il ne s'arrêta point à cette pensée.

—Mieux vaut attendre, se dit-il. La nuit porte conseil.

L'aumônier de la Roquette, nous l'avons expliqué antérieurement, avait dans l'intérieur de la prison un petit appartement qu'il n'habitait pas, mais où il venait passer la nuit la veille d'une exécution capitale, et où il recevait les prisonniers chez qui il espérait provoquer le réveil de la conscience.

En rentrant rue des Tournelles il trouva le déjeuner servi, et se mit à table sans dire un seul mot à Raymond Schloss de la découverte qu'il venait de faire.

Après déjeuner, très nerveux et toujours silencieux, il s'enferma dans son cabinet de travail.

Une véritable angoisse l'obsédait

Que résulterait-il de l'entrevue qu'il voulait avoir avec Servais Duplat ?

L'homme parlerait-il ?

Avouerait-il le crime commis le 27 mai 1871 ?

S'il niait, comment le convaincre de mensonge ?

Comment le contraindre à avouer un acte que son intérêt lui enjoignait impérieusement de cacher ?

Dans tous les cas se produirait une lutte dont l'issue restait incertaine.

Peut-être y aurait-il moyen d'effrayer l'ancien forçat, en lui faisant entrevoir les conséquences d'une dénonciation provoquant une enquête au sujet du passé.

Inquiet, tourmenté, l'âme en désarroi, l'abbé d'Areynes ne put dîner et de toute la nuit ne ferma pas l'œil.

Le lendemain, de très bonne heure, il se rendit à la prison où, chaque jour, il disait une messe basse.

En sortant de la chapelle après avoir, pendant le saint-sacrifice, demandé à Dieu de l'inspirer, il alla trouver le gardien-chef et le pria de lui faire amener le plus promptement possible le détenu Servais Duplat.

PAS DE RÉGIME SPÉCIAL

Le *Baume Rhumal* est certainement le seul remède actif, énergique et sûr dans le traitement du rhume, de la grippe et de la toux qui permette, tout en suivant le traitement, de vaquer à ses affaires et se guérir rapidement. En vente dans toutes les pharmacies et épiceries, 25cts les seize doses.

CHOSSES ET AUTRES

—Le recensement de 1891 donne au Manitoba une population de 152,506 âmes, dont 20,571 sont catholiques.

—De l'égout des écuries, on a fabriqué l'eau de mille fleurs française, parfum qui réunit toutes les odeurs du domaine des fleurs.

—Le suicide devient si fréquent au Danemark que l'on se propose d'y édicter une loi en vertu de laquelle le cadavre du suicidé sera livré à la dissection.

—Le hareng n'a jamais été aussi en abondance sur les côtes du Massachusetts que cette année, et la pêche a été extraordinaire.

—Dans certaine région de l'Alaska on parle ni plus ni moins d'assécher un lac d'où l'on espère tirer l'or à plein wagon. On croit que les glaciers y ont charrié le précieux métal.

—MM. Sparrow et Jacobs, gérants du Théâtre Royal, ont le plaisir d'annoncer qu'ils ont complété les arrangements pour présenter, cette semaine, à leur théâtre populaire J. K. Emmet, le comédien célèbre en Amérique par ses chants en langue Allemande. C'est la première apparition à Montréal de l'éminent artiste ; c'est aussi la première fois qu'il paraît sur un théâtre dont l'admission est aux prix populaires.

Le Théâtre Royal mérite des félicitations pour avoir réussi à présenter à son auditoire cet habile comédien aux prix ordinaires d'admission. M. Emmet donne sa nouvelle production, *Fritz in Love*, comédie-héroïque en trois actes, l'œuvre de M. A. D. Hall.

—Sait-on qu'il existe au monde un pays où il ne coûte rien de mourir ?

Dans quelques cantons de la Suisse, les riches aussi bien que les pauvres sont enterrés aux frais public. Les cercueils et autres accessoires indispensables pour les cérémonies des funérailles sont fournis par l'entremise de certains entrepreneurs de pompes funèbres que désigne le gouvernement.

Tout ce qui se rapporte aux enterrements : ensevelissement, veillée, service funèbre, inhumation et jusqu'à la tombe elle-même, est absolument gratuit pour toutes les classes de la société.

LE RHUME

Guéri par le *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français, 25 cents le flacon. En vente partout.

JEUX ET RECREATIONS

FANTAISIE ANAGRAMMATIQUE

Pour être XXXXXX par celui qu'elle aime, que ne met en œuvre une femme XXXXXX !

ARITHMÉTIQUE

Un nombre est triple d'un second ; si on ajoute le second au premier et à lui-même, le premier nombre devient le double du second. Quels sont ces nombres ?

N. B.—La question doit être résolue par l'arithmétique, sans aucun secours de l'Algèbre.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 625

Enigme.—Le mot est : Clef.
Problème.—Avant d'entrer dans la

première église, il avait : 5½ cts.

ONT DEVINÉ :

Mlle Maria Coutu, Eugirdor Regnab, Mlle Schayer, Montréal ; Mlle Rose-Blanche Fleury, Ottawa ; Pite et Belle Chouette, Les Ecureuils ; Stéphanette, Yamachiche ; Mlle Eva Jobin, Mlle Alice Anbert, Québec ; Mlle Eugénie Robert, St-Hyacinthe ; Mme Oscar Berthiaume, Mme Napoléon Lefebvre, Mlle Philomène Reid, Mlle Léontine Lefebvre, Mme A. E. Jacques, St-Télesphore.

C'EST GÉNÉRALEMENT LE CAS

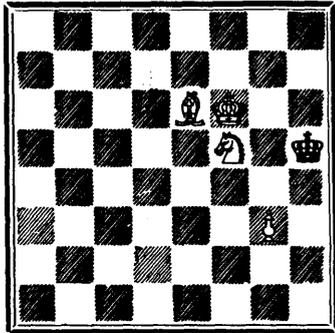
C'est un fait reconnu que l'on est généralement porté à ne prêter aucune attention à un commencement de rhume. Les complications surviennent alors et on perd la tête, alors que l'on peut rattrapper le temps perdu en traitant ce rhume persistant avec le *Baume Rhumal*, le merveilleux spécifique français qui produit un soulagement immédiat et une guérison rapide. 25 cents le flacon. Dans toutes les pharmacies et les épiceries.

LES ECHECS

PROBLÈME No 190

Composé par M. le Dr C.-D. Bradley, de Québec

Noirs—1 pièce



Blancs—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU PROBLÈME No 189

Blancs Noirs
1 F 2 F D 1 Ad libitum
2 D 4 FR, 5 CR ou 6 TR, mat.

PARTIE D'ECHECS

Blancs	Noirs
M. Charkow	M. Jankowitsch
1 P 4 R	1 P 4 R
2 C 2 R	2 F 4 F
3 P 4 FR	3 D 3 F
4 P 3 F	4 C 3 FD
5 P 3 CR	5 C 3 T
6 F 2 C	6 C 5 C
7 T 1 F	7 C pr P
8 P pr P	8 D pr T
9 F pr D	9 C 6 F. mat.

PAPIER FAYARD & BLAYN
GUÉRIT RHUMES
Irritat de Poitrine, Influenza, Douleurs
Rhumatismes, Blessures, Plaies
Topique oxzol. contre CORS, GILS-de-FRÈDRIX.—1 f. t. Pharmacie)

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON LEOTY
8, Place de la Madeleine, PARIS
Les Célèbres **Corsets** LEOTY
Parfaitement modelés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.
On peut se les procurer directement à Paris.
Les Dames sont priées d'écrire à M^{lle} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

TÊTE GRISONNANTE ET MENACÉE DE CALVITIE
On évite ce danger par l'usage de **La Vigueur des Cheveux d'AYER.**

"Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacé de calvitie imminente. Ayant entendu parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfaite des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pommades. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Je n'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis."
—Mrs. H. M. HAIGHT, Avoca, Ill.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer
PRÉPARÉE PAR LE
DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U. S. A.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—16.
(BLOC BARRON)
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

.....LISEZ.....
"Le Monde"
LE GRAND JOURNAL
LIBÉRAL-CONSERVATEUR
DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE HORS LIGNES



ANNONCE IMPORTANTE DE **John Murphy & Cie**

Elles ont été achetées spécialement pour vous, Mesdames. Ne soyez pas sans voir nos

Nouvelles Soies

POUR MATINÉES

Les Prix sont de 45 cts à \$5.00 la verge

Nous avons d'élégants Crépons et Alpacas noirs et de couleurs, qui vous feraient charmante Robe ou Jupe, étant porté avec une Matinée faite de nos Soies.

Il ne faut pas non plus oublier nos Mousselines, nos Plissés, nos Baptistes de Fil, nos Toiles des Indes, etc., etc., qui aussi vous feraient une jolie Robe d'été.

Nous avons aussi un grand choix d'Etoffes rayées et unies dans toutes les Nouvelles Couleurs, pour enfants.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

LE SEUL journal illustré des Dames qui publie environ cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est **LA SAISON**
30, Rue de Lille, Paris
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, sous condition qu'il est en même temps le plus riche en littérature sainte et meilleur marché entre tous.





Prostration Nerveuse, Insomnie, Faiblesse.

WEST BROUGHTON, QUE., Oct. 1, 1890.
Le Tonique Nerveux du Dr. Koenig que j'avais commandé était pour une jeune femme de ma famille. — La prostration nerveuse, l'insomnie, la faiblesse, etc., etc., dont elle souffrait, la rendaient inutile à elle-même et aux autres. Il y a grand changement aujourd'hui. Cette jeune personne est beaucoup mieux, plus forte et moins nerveuse. Elle va continuer à prendre votre remède; je le crois très efficace.
F. SARVIE, Prêtre Catholique.

A Fini Ses Études.

BRIDGEPORT, CONN., Août, 1893.
J'ai eu une première attaque d'Épilepsie il y a à peu près trois ans; plusieurs médecins m'ont soigné sans succès, mais m'ont conseillé d'abandonner mes études théologiques. Le Tonique Nerveux du Père Koenig ne m'a pas failli; après en avoir fait usage j'ai complété mes études, et je suis maintenant assistant. Je connais aussi un membre de ma congrégation qui a été guéri par son emploi.
TH. WIEBEL, Pasteur, 357 Central Av.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres reçoivent cette médecine gratis.
Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 5 pour \$5.00.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNEMENT	Paris et Seine 50f	26f	14f
	Départements 56f	29f	15f
	Etranger... 62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Étranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

EXTRA-VIOLETTE Violet AMBRE ROYAL

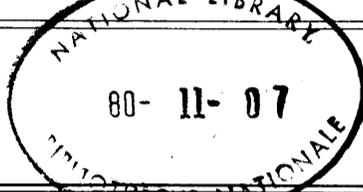
Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE

Nouveau Parfum extra-fin.

Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

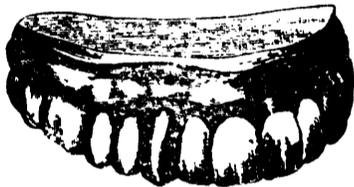
SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOURINE

5364



DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprennent le Dessin des Patronns, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

POUDRE

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Débetures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débetures et autres valeurs désirables.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 18 avril 1896

53,198

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTRÉAL

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ; le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

.....LE.....

Plus Grand Magasin DE MONTREAL

L'Immense Variété

— ET LA —

BONNE VALEUR

ATTIRENT LA CLIENTELE

Jamais les assortiments dans les différents départements n'ont été si bien assortis et jamais une valeur si excellente dans toutes les marchandises n'a été offerte. La quantité et la variété des articles de saison est immense et complètement impossible à décrire.

Encore des Nouveautés

Dans les

Collerettes et Gilets Élégants

Pour dames, en noir et couleurs, perforées et garnies de galons et de ruchés, 95c à \$12.50.

Collerettes en velours noir pour dames, richement garnies de paillettes, de jais, de mousseline de soie, dentelle et ruban, toutes magnifiquement confectionnées, \$4.55 à \$25.

Nouveaux gilets Box noir, pour dames, 4 boutons, depuis \$2.95 à \$18.50.

Nouveaux gilets Faune drap Box avec 4 boutons de nacre, pour dames, \$9.75 à \$25.50.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Vestes Bouffantes pour Dames

L'actualité des vestes bouffantes pour dames, avec blouses et plastrons, peut être considérée comme rivale des modes les plus sévères des saisons passées. L'abondance est le côté caractéristique de la veste bouffante pour cette saison.

Vestes bouffantes en indienne, pour dames.

Dans les couleurs claires et sombres, à la dernière mode, et nouvelles formes de manches, 48c à 98c chacune.

Vestes bouffantes de Chambray, pour dames, dans les nuances les plus récentes, et nouvelles formes de collets et poignets, \$1.20 chacune

Vestes bouffantes "Cambric," pour dames, dans les nuances les plus récentes, faites à la dernière mode, \$1.50 à \$1.70

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Bas de Dames

Toutes les pesanteurs dans les bas de dames.

Les plus récentes nouveautés dans les bas de dames.

Bas en coton noir pour dames, 10c à 40c la paire.

Bas de coton tan, pour dames, 15c à 37c la paire.

Bas en coton brodé, pour dames, 25c à 78c la paire.

Bas en cachemire noir pour dames, 18c à \$1.25 la paire.

Bas en cachemire tan pour dames, 40c à 63c la paire.

THE S. CARSLY CO. (Limited)

1765 à 1783, Notre-Dame